66e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 5 2 FÉVRIER 1956

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine honoraire de Langres
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. La vie aux grandes altitudes. — II. Isaac Newton. — III. La Diaspora catholique en Allemagne. — IV. Quatre cent mille enfants sans pères. — V. L'automobile en Russie. — VI. Pourquoi Malenkov quitta-t-il le pouvoir ? — VII. L'Abbé de Saint-Pierre et la Paix. — VIII. Un chef-d'œuvre méconnu. — IX. Fabrication du virus. — X. Pratique de la messe dominicale, dans l'agglomération lyonnaise.

I

La vie aux grandes altitudes

L'homme est en partie prisonnier de son habitat. Si l'on parle de faire des voyages dans la lune, il faut d'abord envisager les moyens de se munir pour cela d'une bonne provision d'oxygène.

La vie humaine est en effet impossible, sans des mesures spéciales, au-dessus d'une certaine altitude. M. Georges W. Gray étudie la question de « *la vie aux grandes altitudes* », dans un article qui a précisément ce titre et qui a paru dans la revue *Scientific American* de décembre 1955.

Il rappelle d'abord l'expérience cruciale faite, en 1875, par les aéronautes français Gaston Tissandier, H. T. Sivel et J. E. Crocé-Spinelli, à bord du ballon *Zénith.* Tissandier commença par noter ses impressions. A mesure que le ballon montait, il tenait simplement les yeux fixés sur l'aiguille du baromètre qui lui indiquait la pression et par suite aussi la hauteur. A partir de 7.500 mètres, il se sent envahi par une torpeur croissante, dans le corps et dans l'esprit. Aucune souffrance. Au contraire, on éprouve comme une joie interne ; on n'a pas le moindre soupçon d'un danger. On monte et cette montée exalte la pensée ; mais bientôt on n'a même plus la force de tourner la tête. Tissandier ne se sentait pas capable de regarder ses compagnons, il ne pouvait plus mouvoir les bras. Mais voici que le baromètre est tombé à 290 millimètres, puis 280. Il voulut crier qu'on avait atteint 8.000 mètres. Mais sa langue était paralysée. A ce moment, il ferma les yeux et tomba en défaillance. Les trois aéronautes étaient évanouis. Le *Zénith* montait toujours et atteignit 9.300 mètres. A ce niveau, il perdit du gaz et commença à descendre. Quand il arriva au sol, Tissandier seul avait repris ses sens, au niveau où l'oxygène avait été suffisant. Ses deux compagnons étaient morts !

L'expérience était décisive. Les aviateurs qui font de la hauteur savent bien qu'il leur faut de l'oxygène et ils ont pour cela des appareils spéciaux. Ceux qui font des ascensions dans l'Himalaya sont tenus à des précautions du même genre. Dans un livre d'un passionnant intérêt, traduit par R. Jouan (Editions France-Empire), le hardi Amaury de Riencourt a raconté son récent voyage au Tibet, ce pays du mystère qu'on appelle : *Le Toit du Monde* et il est bien obligé, à maintes reprises, de signaler que l'air lui manque, au passage des hauts cols, dépassant 5.000 mètres. Et pourtant, il y a là-bas une population et cette population a la force de vivre, de travailler, de faire de la culture, de se livrer à la prière, etc. Il en est de même en d'autres pays de montagne. Que se passe-t-il donc dans l'organisme humain et comment peut-il s'adapter à la vie dans les hautes altitudes ?

C'est surtout au Pérou que ce problème a été systématiquement étudié. C'est que les Andes s'élèvent, en partant du niveau de la mer, d'une manière extraordinairement rapide à des altitudes de 5 à 6.000 mètres. Déjà, dans cette région, des expéditions scientifiques furent faites par des délégations anglo-américaines, en 1921-1922. Mais les savants s'attachèrent davantage à noter les effets des ascensions sur eux-mêmes qu'à étudier le cas des habitants des hautes altitudes. Or, au Pérou, il y a plus de 4 millions d'habitants qui vivent entre 2.000 et 4.300 mètres. On compte au moins 165.000 habitants au-dessus de cette dernière altitude, et quelques centaines, au-dessus de 5.000 mètres.

Depuis ces expéditions scientifiques, il a été créé à Lima un *Institut spécial de Biologie des Andes.* Il possède trois laboratoires. Le premier est situé sur la côte du Pacifique, à environ 160 mètres d'altitude, ce qui est la situation la plus normale pour l'être humain. Le second se trouve à Huancayo, au flanc-ouest des Andes, altitude : 3.500 mètres. Et le troisième est à Morococha, altitude 5.000 mètres. Il existe près de là une mine située à 5.500 mètres. La ville de Morococha compte environ 8.000 habitants et la mine voisine (Saint-Nicolas) en a environ 800, qui sont tous des ouvriers de la mine. L'Institut a donc les moyens de faire des comparaisons entre des habitats très différents en altitude. Les membres de l'Institut vivent à Lima, mais font de fréquentes visites d'observation aux deux autres stations. Le directeur, M. Hurtado, a constaté qu'il avait perdu plus de 15 kilos, durant un séjour d'environ une année, avec intermittences, à Morococha.

L'auteur de l'article raconte comment il a pu faire un voyage en car, de Lima à Morococha, avec les savants de l'Institut. Le voyage lui-même fut fantastique et il prit toute la matinée de 8. h. à midi. En arrivant à Morococha, tous les voyageurs tombent épuisés dans des fauteuils. Par les fenêtres, ils contemplent des pics dépassant 5.300 mètres. On leur sert un jus d'orange qui les réconfor-

te. Ils y ajoutent de l'aspirine. Peu à peu les malaises éprouvés s'atténuent, les forces reviennent, et quand le déjeuner est annoncé, tous se sentent un bel appétit. Après le repas, l'adaptation à la hauteur est faite et ils se sentent capables de faire un tour. Mais chacun note que ses voisins ont les lèvres bleuies. C'est le signe du travail que la nature opère en eux. Que fait-elle ? *Elle fabrique de l'hémoglobine*. C'est que la diminution d'oxygène risque de nuire à la composition du sang. A cette hauteur, il lui faut davantage de globules rouges. La nature en fabrique sans retard. Ce qui fait qu'un habitant des hautes montagnes est adapté à son niveau, c'est qu'il a beaucoup plus de globules rouges que l'habitant de la plaine. A Morococha, le baromètre, au lieu des 76 centimètres qu'il marque, au niveau de la mer, descend à 44 centimètres 2. La différence de pression est comme de 7 à 4. Mais l'habitant des altitudes, sans s'en apercevoir, respire plus profondément que celui de la plaine. La ventilation pulmonaire est plus forte et les poumons retiennent une plus grande quantité d'air. Cela préserve le cœur et l'empêche de faire un effort qui le fatigue.

L'habitant des hauteurs peut fournir par ses muscles les mêmes dépenses d'énergie que celui des plaines. Il joue au foot-ball avec le même entrain et la même facilité. L'homme, qui est né là-haut, est construit pour la vie en montagne. Il est moins grand, mais il a une poitrine et des poumons à proportion plus développés. La taille moyenne des Morocochans est de 1 m. 57, tandis que celle des Péruviens de Lima est de 1 m. 69. De plus, les Morocochans sont rarement gros ; ils sont trapus, mais maigres et secs ; la graisse ne les gêne pas ! De toute évidence, on trouverait des observations du même genre, dans l'étude comparative des habitants des altitudes au Chili, ou au Tibet, dont il a été parlé plus haut. Chose curieuse, la nature peut dépasser les limites permises, dans sa fabrication d'hémoglobine. L'auteur de l'article a pu voir un Morocochan qu'il avait fallu descendre à Lima, pour le soigner. Bien que né en altitude, il éprouvait des nausées et de la fatigue. Ces malaises venaient d'une *surproduction de globules rouges*. Au niveau de la mer, l'homme normal doit avoir de 15 à 16 grammes d'hémoglobine par 100 centimètres cubes de sang. A l'altitude de Morococha, cette proportion s'élève normalement à 19 ou 20 grammes. Or, le malade atteignait 26 grammes, c'est-à-dire, en théorie de quoi vivre à 7.000 mètres d'altitude. Le séjour à Lima produisit une réadaptation en sens inverse et le malade fut rapidement rétabli.

Ces constatations sont singulièrement intéressantes en nous faisant toucher du doigt les ressources étonnantes que possède la nature pour adapter l'être humain aux conditions de vie qui lui sont imposées par les circonstances.

II

Isaac Newton

A la suite du précédent article, dans la même revue, se trouve une étude très pénétrante de l'œuvre de *Newton*, par I. Bernard Cohen.

Newton est plus célèbre qu'il n'est connu. Il fut un être solitaire, étrange, peu commode, qu'on a pu comparer au Nil dont les sources sont cachées. Il était né avant terme et fut d'abord un avorton dont il fallait soutenir le cou par un coussin spécial. On ne croyait pas qu'il pût survivre. Il aimait à raconter plus tard que sa mère lui disait, qu'à sa naissance on aurait pu le faire tenir dans une cannette de bière d'un quart. Son père était mort trois mois avant qu'il vînt au monde. Il n'avait pas deux ans quand sa mère se remaria, en le confiant à sa grand-mère. Il grandit dans une ferme isolée, sans soin et sans amour, sans l'excitation de la compagnie de frères et sœurs. C'est sans nul doute à cette enfance malheureuse qu'il faut attribuer, pour une grande part, sa « concentration intérieure ».

Né en 1642, il se trouva plongé dans l'atmosphère de guerre civile qui déchirait alors l'Angleterre. On ne parlait que de ravages, de pillages, d'escarmouches. Sa grand-mère était suspecte de royalisme. Au milieu de tant de terreurs et de troubles, Isaac s'habitue à vivre en lui-même. Une jeune fille qui le connut alors le dépeint comme « un garçon sobre, silencieux et méditatif ». Et on ne le voyait que rarement prendre part aux jeux ou aux stupides amusements des autres gamins de son âge. Sa faiblesse native disparut cependant. En entrant à l'école, il était devenu un adolescent résolu et énergique. Il était le plus fort à la lutte, mais il voulut aussi être le plus fort à l'étude et il devint le premier de la classe.

Quand il eut quatorze ans — en 1656 —, sa mère, devenue veuve une seconde fois, le reprit avec elle. Elle rêvait d'en faire un fermier. Elle se trompait du tout au tout. Newton n'avait aucun goût pour l'agriculture. Il n'aimait que la lecture, faisait des modèles en bois au couteau, ou bien rêvait. Sa mère consentit à l'envoyer à l'Université de Cambridge. A 18 ans, le voici à Trinity College. Il a pour maître le mathématicien Isaac Barrow, qui était par ailleurs un lettré, un astronome, un opticien de premier ordre. Barrow fut le premier à deviner le génie de son étudiant. Peu après que Newton eut conquis ses grades, Barrow démissionna en lui laissant sa chaire. A 26 ans, Newton est professeur à Cambridge. Trois choses occupent alors son esprit : les hautes mathématiques, la mécanique céleste, la physique optique.

Mais, avant de professer, il avait eu 18 mois de répit, après ses examens, et il les avait passés chez lui à Woolsthorpe. On peut dire que ces 18 mois furent les plus féconds, dans l'histoire de la découverte scientifique, que l'on ait jamais connus jusque-là. Tout le reste de sa vie ne fut employé qu'à élaborer, consolider, vérifier et publier les incroyables inventions qu'il fit pendant ces 18 mois. Il dit lui-même que ce fut en 1565, alors qu'il avait 23 ans, qu'il découvrit ce qu'on appelle « le binome de Newton » — les éléments du calcul différentiel — et au début de 1566, la théorie des couleurs, puis en mai, le calcul intégral, et dans la même année, le principe de la gravitation de la lune autour de la terre.

Ses premières applications de la théorie des couleurs le conduisirent à une amélioration du télescope, par élimination de la réfringence, et cela le fit admettre, à l'âge de 30 ans — 1672 — à la Société royale des Sciences. Or, jusque-là, il avait tenu secrètes toutes ses découvertes. Jeté brusque-

ment dans la grande publicité, il se décida tout à coup à les faire connaître, dans une lettre à la Société royale, où, sans fausse modestie, il déclarait qu'il avait fait « les plus étranges sinon les plus considérables découvertes qui eussent été faites jusque-là dans les opérations de la nature ». Sa lettre, contenant la nouvelle théorie de la lumière et des couleurs fut envoyée à Londres, le 6 février 1672. Par là, il découvrait la science du spectroscope : un prisme sépare les éléments de la lumière, et un second prisme les rassemble. La lettre de Newton, exposant ces découvertes, amena un bombardement de contradictions. Parmi les opposants, il y avait pourtant des hommes de tout premier plan : Christian Huygens, Robert Hooke, le jésuite français Pardies. Patiemment, Newton répondit à toutes les objections. Seul, le jésuite se rendit à ses arguments. Newton en conçut de l'amertume. Il jura de ne plus rien publier. Il écrira plus tard à Leibnitz qu'il n'avait pu assez regretter d'avoir troublé son repos par l'imprudente publication de sa théorie de la lumière. Il aura toujours besoin, pour publier, de recueillir des applaudissements. Ses ennemis le surent très vite et quelques-uns en abusèrent en le dépeignant comme un homme « insidieux, ambitieux, excessivement avide de louanges et impatient de toute contradiction ». Un de ses adversaires, l'astronome Flamsteed, après l'avoir ainsi décrit, ajoutait : « Je le crois un brave homme au fond, mais, par nature, il est méfiant. »

A Cambridge, il fut le modèle achevé du professeur distrait. Son domestique a raconté qu'il ne prenait jamais de récréation, ne sortait pas à cheval, ni en promenade, ne se livrait à aucun exercice et qu'il considérait comme perdu tout le temps qu'il ne consacrait pas à l'étude. Il travaillait souvent jusqu'à 2 ou 3 heures du matin, mangeait à la hâte et souvent même oubliait de diner. Quand il s'en souvenait, il se bornait à aller à table, pour manger, debout, un morceau ou deux. Il allait rarement aux banquets universitaires et s'il y allait, c'était souvent en négligé, avec des bas tombants, des habits mal boutonnés, la tête en désordre. On racontait qu'il avait souvent donné ses cours devant une salle vide, avec autant de plaisir que si elle avait été pleine !

A la suite des discussions qui l'avaient dégoûté, il disparut pour ainsi dire des yeux du public, en tant que savant. Il représenta l'Université au Parlement et travailla en secret la chimie, l'alchimie, la théologie, la physique et les mathématiques. Il entra en relations étroites avec Leibnitz mais refusa toujours de le mettre au courant de ses découvertes en mathématiques. Il est admis, de nos jours, que l'un et l'autre découvrirent le calcul infinitésimal, indépendamment l'un de l'autre, mais dans la suite, leurs partisans se querelleront pour la priorité de cette découverte. Newton accusait Leibnitz de plagiat. Il regardait chaque domaine auquel il s'appliquait comme une « chasse gardée » et chacune de ses inventions donna lieu à des querelles incroyables.

En 1684, il reçut la visite du fameux astronome Edmond Halley. Ils discutèrent sur l'attraction universelle. Newton répondit à tout ce que lui demanda Halley. Mais n'ayant pu retrouver ses notes et ses calculs, il consentit alors à les récrire. Ainsi naquit l'ouvrage en latin : *Philosophiæ naturalis principia mathematica*, plus connu sous le simple nom de *Principia*. Il s'en fallut de peu, par suite d'une objection qui lui fut faite, qu'il ne mutilât son ouvrage. Halley réussit à le calmer et l'ouvrage financé par Halley, parut tel que nous le possédons. C'est dans ce livre immortel que Newton a établi *les lois de la gravitation universelle* et montré comment la même loi explique la chute des corps, le mouvement de la lune et des satellites de Jupiter, les mouvements des planètes et le phénomène de la marée.

D'après le récit de Newton lui-même, c'était la chute d'une pomme qui lui avait fait tout découvrir. Et par le calcul il avait démontré que l'attraction terrestre agissait comme si toute la masse de la matière était concentrée au centre de la terre, et toute la masse de la pomme, au centre de la pomme. Après la composition de son livre, il eut des fatigues nerveuses. Son caractère s'aigrit encore. Il écrivait des lettres irritées à ses amis, puis des lettres d'excuse. Il accusa le philosophe John Locke d'avoir tenté de « l'embrouiller avec les femmes » !

Il abandonna la vie universitaire en 1696, mais continua à recevoir des honneurs. Il fut fait chevalier en 1705 et devint président de la *Royal Society*. Ses découvertes étaient finies. On a dit que son « génie était brûlé ». D'autres ont répondu qu'ayant tout découvert, il n'avait plus rien à inventer, dans la science de son temps.

Un côté peu connu de l'œuvre de Newton, c'est son goût intense de l'alchimie, de l'occultisme, et son attachement à des vues théologiques peu orthodoxes. Il est bien peu de savants qui souscriraient de nos jours aux deux vers de Pope à son sujet :

« *La Nature et ses lois étaient dans la nuit,*
Dieu dit : que Newton soit ! et tout fut lumière ! »

Newton mourut de la pierre, en 1727, à l'âge de 85 ans. On peut bien dire qu'il était chargé d'ans et d'honneurs !

III

La Diaspora catholique en Allemagne

L'une des conséquences inévitables des immenses déplacements d'êtres humains que la guerre a causés, a été l'apparition d'une énorme *Diaspora* catholique, en Allemagne. Dans *Ecclesia* de Madrid, José Manzana, du Collège espagnol de Munich, traite de cette douloureuse question, sous le titre : « *Quinze millions d'hommes déplacés en Allemagne occidentale et le problème religieux* ».

D'après une statistique de 1954, on estime à 5.246.653 le nombre des catholiques parmi le total des réfugiés. Ils se sont installés où ils ont pu. Il s'en est suivi que des groupes catholiques relativement compacts sont venus s'établir en des régions qui jusque-là ne comptaient que des protestants. Par exemple, en Schleswig-Holstein, il y avait jusqu'à 1945 un très grand nombre de localités : 550, ne comptant pas un seul catholique. Or, depuis 1950, il n'y en a plus que 27 sans aucun catholique. Dans la même région, en 1866, il y avait en tout 6.000 catholiques ; en 1945, 59.000 ; en 1946, 171.000.

C'est ainsi qu'il s'est constitué dans toute l'Allemagne une *Diaspora* catholique, posant des problèmes angoissants. La foi de ces catholiques, dispersés dans des milieux protestants généralement

très pratiquants, mais n'ayant, eux, ni églises, ni écoles, ni clergé, était en grand péril. L'Eglise catholique d'Allemagne l'a fort bien vu ; mais appauvrie elle-même par la guerre, elle n'avait pas les moyens d'y porter remède. Il aurait fallu, en effet, construire au moins 7.000 églises ou chapelles, ouvrir des écoles, donner des prêtres aux millions de catholiques réfugiés. Les secours vinrent d'abord de la Société de Saint-Boniface. Mais elle se sentit très vite dépassée par les événements. A partir de 1948, un prémontré, le P. Merenfried van Straaten, fonda la *Ostpriesterhilfe :* « *Aide aux prêtres de l'est* ». Venant en renfort de la Société de Saint-Boniface, cette institution obtint de bons résultats. Le Père Merenfried alla quêter en Hollande et en Belgique. Il y rencontra l'accueil le plus généreux. Peu à peu, les choses prirent meilleure tournure.

Il fallait d'abord des églises ou centres de culte. A la louange des protestants il faut reconnaître que, partout, ils s'empressèrent de prêter leurs propres temples aux catholiques réfugiés parmi eux. Dans le seul diocèse de Hildesheim, en 1954, la sainte messe a été célébrée en 900 temples protestants. Comme le dit très bien l'auteur de l'article — un Espagnol, nous l'avons noté — « *Jamais les catholiques allemands n'oublieront cette générosité des protestants* ».

Il va de soi cependant qu'à la longue cet état de choses est intolérable. On a donc construit et beaucoup construit. On a enrôlé pour cela des volontaires analogues aux Ordres bâtisseurs du moyen-âge ; ils ont donné leur temps et leurs forces gratuitement, en inscrivant leurs noms à un *Bauorden.* Au cours de 1953, il y eut sur les chantiers catholiques 615 « frères-bâtisseurs ». En 1954, ils étaient 3.000 appartenant à neuf nationalités, et ils ont fourni 300.000 heures de travail. Parmi eux, des novices, des séminaristes, des étudiants, des prêtres, des religieux consacrant leurs vacances à l'œuvre.

Une méthode qui a donné de bons résultats a été l'organisation de *cars-chapelles,* comprenant un logement pour deux missionnaires, et tout le nécessaire pour la messe. Il y a actuellement 30 cars-chapelles en service. En 1954, ils ont visité 1.298 groupes catholiques de la Diaspora, comptant ensemble 144.170 catholiques.

Toutefois le problème fondamental ici était celui du clergé. On manquait de prêtres. Et ces prêtres, trop peu nombreux, manquaient de moyens de transports rapides. Pour former des prêtres, on a ouvert un séminaire spécial à Königstein, en 1946. Les élèves de ce séminaire se destinent exclusivement aux réfugiés. Depuis sa fondation, il en est sorti plus de 100 prêtres. Actuellement, le séminaire possède une école supérieure de Philosophie et de Théologie et un collège préparatoire d'humanités. On y compte environ 400 élèves ; Königstein est devenu comme le centre d'irradiation de toutes les œuvres concernant les réfugiés.

Il serait tout à fait inexact de laisser croire que tout est désormais dans l'ordre. Il s'en faut, au contraire, de beaucoup. La *Diaspora* se compose de 7.163 groupes de catholiques. Il est évident qu'il faudrait, autant que possible, pour chaque groupement, un lieu de culte, une école, une salle de réunion, et la régularité d'un service religieux. On a commencé à « motoriser » les prêtres qui sont chargés de ce service. Mais il en est parmi eux qui ont à visiter et desservir 15, 20, 30 groupes de catholiques. On cite un prêtre de 45 ans qui a la charge de 84 communautés catholiques.

Il y a donc encore de très gros efforts à accomplir pour subvenir aux besoins spirituels de ces millions de catholiques de cette *Diaspora.* Il faut songer surtout à la génération montante, à tous ces enfants de catholiques noyés dans une ambiance protestante ou même païenne ! C'est l'une des préoccupations majeures de l'Eglise d'Allemagne.

IV

Quatre cent mille enfants sans pères

Un problème très voisin du précédent est celui qu'expose la revue *Nouvelles de Chrétienté* du 1er décembre 1955 sous le titre affolant : *Quatre cent mille enfants sans pères.*

Il s'agit des enfants abandonnés par leurs pères, qui étaient des soldats au cours de la dernière guerre, de 1939 à nos jours. Des estimations très approximatives situent autour de 300.000 le nombre de ces enfants, pour l'Europe occidentale, et à près de 100.000 en Extrême-Orient. En Europe occidentale, des dizaines de milliers d'enfants ont été procréés par des soldats américains, anglais, français, canadiens, allemands et russes. Les G.I. américains en particulier en ont un grand nombre à leur compte, en Allemagne, en Grande-Bretagne, au Japon. Plusieurs milliers d'enfants abandonnés ont pour pères des soldats américains de couleur. En Grande-Bretagne, on estime que l'on peut mettre au compte des soldats américains, blancs ou noirs, au moins 25.000 enfants. *L'Union internationale pour la Protection de l'Enfance* assure qu'en Allemagne occidentale seulement, les soldats américains, britanniques et français d'occupation ont procréé, de 1946 à 1951, 94.000 bébés hors mariage. Mais il n'y a pas que l'Allemagne. En Autriche, on avance le chiffre plus modeste de 6.000 enfants nés dans les mêmes conditions ; en Italie, 10.000 ; en Belgique et Hollande, 50 % des naissances illégitimes de 1945 et 1946. En Norvège, les Allemands ont laissé 8.000 bâtards et 5.500 au Danemark. En Asie, on impute aux Américains environ 11.000 enfants illégitimes au Japon, et aux Japonais, à travers l'Asie du sud-est, environ 75.000.

En présence de ces faits, on réclame un traité international pour venir en aide à tous ces enfants, en obligeant les militaires responsables à assumer dans une certaine mesure la charge financière de leurs enfants. Les frais d'entretien de ces pauvres créatures s'élèvent à des centaines de millions de dollars. Mais les pères ne participent guère aux frais. Une fois rentrés chez eux, ils n'ont eu aucun souci de leur progéniture. Un juriste allemand a calculé que les soldats américains doivent plus de 250 millions de dollars — soit plus de 80 milliards de francs — aux épouses abandonnées et aux filles-mères de la seule Allemangne occidentale. Non seulement en Europe, mais aussi en Asie, on demande que soit conclu un accord international, qui permette de convoquer devant la justice de son pays le père oublieux de ses devoirs et de l'obliger à entretenir l'enfant qu'il a engendré. Hélas !

ces efforts ont bien peu de chances d'aboutir à un résultat quelconque !

Et pourtant, la situation et des enfants et des mères est souvent des plus pénibles. « On est très monté, dit un fonctionnaire français, dans les villages de France contre tout ce qui touche aux Allemands ». Les enfants des Noirs Américains — au nombre, croit-on, de 10.000 — sont également mal vus et leurs mères aussi. Souvent, il leur est impossible de se marier, à cause de leur enfant à peau foncée. Elles sont donc seules à se débattre comme elles peuvent, dans la vie. L'enfant est laissé soit à des grands-parents, soit à des institutions charitables. On se plaint plus particulièrement de l'indifférence des soldats américains, dans ce domaine. Et on a remarqué que les papas noirs seraient plus disposés que les blancs à s'occuper de leurs enfants. Mais la grosse difficulté pour les mères est de savoir qui était le papa !

Il fut admis, pendant la guerre, qu'un soldat ne pouvait être poursuivi pour non-déclaration de paternité. Mais cette immunité appartient au passé. Un faible mouvement se dessine dans le sens de la justice. C'est ainsi que les forces armées américaines s'offrent maintenant à payer le voyage en avion, pour le Japon, à tout G.I., où qu'il se trouve, qui désire épouser une japonaise qu'il aura laissée en quittant le pays. Une centaine de soldats ont profité de ces facilités. Il y a donc eu un certain nombre de légitimations d'enfants, soit au Japon, soit en Allemagne. Mais tout cela est encore peu de chose en face de l'immensité du problème. Il s'est formé une *Alliance des Mères d'enfants illégitimes de l'occupation*, pour donner des conseils juridiques aux mères qui cherchent à obtenir de soldats étrangers soit une pension alimentaire, soit un secours pour l'entretien de leur enfant.

Mais jusqu'ici les résultats obtenus sont extrêmement faibles et il y a peu de chances qu'ils soient meilleurs dans un proche avenir.

V

L'automobile en Russie

C'est Georges Briquet, le speaker bien connu de la Radio, qui nous parle de *L'automobile en Russie*, dans la revue *L'Automobile*, au numéro spécial de Noël 1955.

Il commence par donner la meilleure route pour Moscou. De Paris, vous passez par Francfort, Berlin, Poznan, Varsovie. Mais à partir de cette ville, il faut appuyer à gauche, sur Minsk. Entre Minsk et Moscou, 700 km. d'auto-route moderne excellente. On peut ensuite aller, en deux jours, de Moscou à la Mer Noire, 1.600 km. Vers l'est, l'infrastructure routière est moins poussée. On peut cependant poursuivre jusqu'à Behring. A quelques kilomètres près, on pourrait donc aller de Paris à New-York en auto. Vers le nord, l'autostrade de Moscou à Léningrad, par terrain marécageux, a été très difficile à établir. Mais elle existe et on peut la parcourir en un jour.

Au total, peu de routes, dans cet immense territoire, parce qu'il n'y a pas de pierres. Les pierres viennent du Caucase ou de l'Oural ! Il faudrait cependant des empierrements énormes pour résister aux gelées formidables du pays.

Parlons maintenant des voitures. A Moscou, la circulation est loin d'être intense comme à Paris. On peut comparer la situation actuelle à Moscou avec celle de Paris en 1947.

Toutes les voitures sont fabriquées par l'Etat. Si l'on compte le rouble à 40 francs, qui est le prix réel, le prix de ces voitures est sensiblement le même que chez nous. La plus populaire en effet est la *Pobieda*, une 11 chevaux, copiée sur notre « 203 », robuste, à bonnes reprises, et qui valait 20.000 roubles, soit 800.000 francs. Nous disons bien : « qui valait », car la fabrication en est arrêtée et elle est remplacée par la *Volga*. Cette voiture sera une nouveauté technique, entièrement automatique, à la manière américaine.

La plus petite voiture russe est la *Moskitch*, qui a 5 chevaux, 4 cylindres. Elle fait songer à notre « Juva-Quatre ». « D'une robustesse inouïe, écrit G. Briquet, j'ai franchi avec elle des fondrières et des vallonnements qu'une Jeep aurait difficilement avalés ».

Ces performances, pour une voiture, ne semblent pas très enviables ! La Moskitch ne coûte que 12.000 roubles, soit 480.000 francs. C'est la voiture de l'ouvrier aisé, de l'instituteur, du chef de service. Actuellement, il y a, pour la Moskitch, 300.000 demandes non-satisfaites, à Moscou. La *Zim* est une grande voiture à 6 cylindres et 15 chevaux, qui peut servir de voiture de maître. Elle évoque notre « Frégate », mais « en beaucoup plus cossu ». La *Zis*, qui vaut 1.200.000 francs, est une sorte de Cadillac démodée, mais très confortable, faisant 20 chevaux.

Ce qui frappe surtout dans les voitures russes. c'est le chauffage, chose si nécessaire dans le pays, mais c'est aussi le freinage, très bien étudié pour des routes souvent verglassées ou pour l'asphalte humide. Toutes les voitures ont la radio, d'excellentes garnitures, des chromes de qualité, des poignées et levées de commandes modernes. En Russie, l'essence n'est pas chère : 20 francs le litre.

La conduite se fait comme chez nous, à droite, et on double à gauche. Les signaux, les parkings et les sens interdits, comme chez nous. Le klaxon est interdit, mais personne ne respecte cette défense. La vie moscovite est donc toujours sous le signe d'une cacophonie que Paris ne connaît plus. Les taxis, suffisamment nombreux, sont pour la plupart des *Pobieda*, en cours de remplacement par des *Volga*.

Le centre de Moscou a été reconstruit en grand. Toutes les rues ont la largeur des Champs-Elysées, plus les trottoirs. Les piétons ont beaucoup de peine à traverser. Ils respectent, du reste fort mal les feux rouges, ce qui produit des « corridas » impressionnantes, quand les voitures démarrent.

Georges Briquet conclut : « *Si, un jour, les frontières sont plus avenantes* — c'est moi qui souligne —, et que vous puissiez atteindre Moscou, voici ce que vous y verrez » :

Au centre, rues immensément larges, foules torrentielles, allures hallucinantes. A quelque distance du centre, le Moscou d'il y a 20 ans : rues plus étroites et maisons à un ou deux étages. Plus loin encore du centre, d'innombrables « isbas », c'est-à-dire des maisons en bois enfoncées dans la terre, mais qui ont toutes l'antenne de la télévision. Ces « isbas » commencent seulement à disparaître,

pour faire place à des maisons de 6 à 8 étages, semblables à celles qu'on voit chez nous.

Mais au centre, vous verrez des gratte-ciel très américains et une Université colossale à 32 étages. Il faut surtout voir le Kremlin « aux collections munificentes, aux coupoles d'or, aux bulbes multicolores ». Et le mausolée de Lénine et Staline, adorés comme des dieux. Et vous verrez aussi, parmi des somptuosités incroyables, des femmes coiffées du foulard, des Kalmouks surgis de la Muraille de Chine, de blonds Ukrainiens, des Mandchous aux yeux bridés, des montagnards du Caucase, des hommes du nord qui sont peut-être des Lapons. Tout ce qui est public est riche et meublé comme au temps des tsars. Chose remarquable, les cafés ne vendent ni vin, ni bière, ni vodka « parce qu'une jeunesse zazou d'après-guerre (mais oui !) en avait abusé ».

Au total, la Russie est apte à recevoir des visiteurs. Mais on n'y entre pas comme on veut. Et G. Briquet donne l'avis suivant :

« ...Attendez un peu avant d'aller voir tout ça. Parce que les routes ne sont pas encore toutes libres. Parce que, en dehors des grands itinéraires, les fondrières et les chemins ravinés sont rois. Parce que, enfin, tant que le rouble sera coté à 88 francs — alors qu'il en vaut 40 —, tout, absolument tout, sera inabordable. Mais on dit que ce taux pourrait bien être revisé dans la mesure, précisément, où le tourisme se développerait plus intensément. Quoi qu'il en soit, si, un jour, avec « ma voiture », vous êtes celui qui ira là-bas, dites-vous bien qu'à l'Est, il y a du nouveau. »

L'article s'achève par une description de la nouvelle voiture : la *Volga*. Je n'en retiendrai ici que les éléments qui intéressent nos confrères possesseurs d'autos. Cette voiture consomme 12,5 l. aux 100 km. Elle ne met que 25 secondes pour atteindre la vitesse de 80 km. ; la vitesse de pointe est de 130. La préoccupation principale du public russe est le confort. Aussi les constructeurs le recherchent-ils avec ardeur. Le chauffage est excellent dans la *Volga*. La visibilité a été améliorée de 40 % sur la *Pobieda*. Le dossier de la banquette avant est rabattable et peut se transformer en couchette. Les usines Gorki doivent sortir cette voiture en grande série, au cours de 1956. Mais le public russe, qui s'habitue au progrès réclamera sûrement de nouveaux perfectionnements et ne se laissera pas distancé par l'étranger.

VI

Pourquoi Malenkov quitta-t-il le pouvoir ?

Puisque nous sommes en Russie, restons-y un instant encore, pour étudier la situation paysanne. Nous avons ici pour nous guider un fascicule très documenté édité par *Les Amis de la Liberté*, en octobre-décembre 1955, sous le titre : *Paysans et Parti en U.R.S.S.*, par W. Tarr.

L'auteur établit sans conteste que la Révolution d'octobre ne réussit que grâce aux paysans, mais que le communisme n'a répondu à presque aucun des désirs des paysans, et qu'il a contre lui constamment une sourde hostilité de la paysannerie. Passons rapidement sur les premières phases de cette histoire de la paysannerie en U.R.S.S., entre 1917 et la mort de Staline. Sur cette mort elle-même, notons au passage que l'auteur s'exprime ainsi :

« L'histoire dira un jour si Staline est mort d'une mort naturelle ou s'il fut tué par ses proches collaborateurs. Ce qui est certain, c'est que cette mort vint à point nommé. »

Pays bien étrange que celui où sont possibles de si mystérieuses disparitions. Nous allons voir comment le successeur de Staline semble avoir échappé de peu à la mort sans phrases, à son tour.

Quand Staline mourut, il y avait 25 ans que, sous son impulsion, le parti communiste avait, dans l'hiver de 1929-1930, décidé d'en finir avec l'indépendance de la paysannerie. On avait collectivisé l'agriculture par des méthodes implacables. On avait liquidé les « koulaks » et créé les fermes collectives ; il en devait résulter un essor intense de la production et la satisfaction des besoins alimentaires des villes. Mais rien ne s'est produit en ce sens. Au bout de 25 ans, le pays est loin de se suffire en produits alimentaires. Il traverse une crise agricole aiguë. La politique de la guerre froide de Staline menait tout droit à la guerre. Or, les dirigeants communistes savaient que la Russie ne pouvait faire la guerre, faute de ressources alimentaires. Aussi, Staline ayant opportunément disparu, ses successeurs se hâtèrent-ils de reconnaître qu'un changement de politique agricole s'imposait. Le Comité central du parti, se réunissant tous les mois, se mit à chercher une voie de salut. Au cours de l'une de ces réunions, en septembre 1953, Malenkov exposa son programme qui était foncièrement différent de la ligne suivie avant lui. Il établit la nécessité

« d'améliorer très sensiblement, en deux ou trois ans, l'approvisionnement de la population en denrées alimentaires et produits manufacturés de consommation, à savoir : viande et produits à base de viande, poisson et produits à base de poisson, beurre, sucre, confiserie, tissus, vêtements, chaussures, ustensiles de cuisine, meubles et autres articles, et accessoires de ménage — bref, d'augmenter d'une manière substantielle la quantité d'articles de consommation de tous genres mis à la disposition de la population. »

Pour atteindre ces buts, Malenkov préconisait de « susciter l'émulation économique des fermes collectives et des kolkhosiens », en payant plus cher le bétail, les pommes de terre, les légumes livrés par les kolkhoses, sans hausse toutefois du prix de détail. Tout un système d'avantages fiscaux, de prêts à long terme, d'améliorations mécaniques était prévu pour amener les paysans à faire de l'élevage et à intensifier la production.

Dans ce même mois de septembre 1953, Nikita Khrouchtchev, élu premier secrétaire du parti, fit un rapport sur la nouvelle politique. Dans l'ensemble, il se montrait pleinement d'accord avec Malenkov.

Mais quatre mois plus tard, la situation semble avoir changé. Malenkov avait dit que la question du blé était résolue. La *Pravda* du 6 mars 1954 publiait au contraire deux résolutions : 1° augmentation des achats de l'Etat en céréales panifiables, de 35 à 50 % par rapport à 1953 ; 2° augmentation des emblavures, en 1954-1955, de 30 millions d'hectares de terres vierges, et production, en 1955, par ces terres de 18 à 20 millions de tonnes de céréales. Au lieu de « faire de la viande », il

fallait donc de toute urgence « faire du blé ». Mais ce qu'il y avait de grave dans cette divergence, c'est qu'elle opposait Malenkov et Khrouchtchev. Malenkov ne lutta pas très longtemps, car en février 1955, il demandait à être relevé de ses fonctions,

« étant donné, disait-il, que, depuis plusieurs années, j'ai été chargé de contrôler et de diriger les travaux des organismes centraux de l'agriculture et le travail des organes locaux du parti et des soviets dans le domaine de l'agriculture ».

En fait, le Comité central avait approuvé le programme de Krouchtchev contre celui de Malenkov. Malenkov avait, sans le dire expressément, proposé de s'appliquer aux biens de consommation, ce qui impliquait un ralentissement de l'industrie lourde. Il fut considéré comme « révisionniste », en matière de politique économique. En janvier 1955, le rédacteur en chef de la *Pravda* critiqua vivement le « révisionnisme ». Il rappela que selon Lénine et Staline, « c'est seulement sur la base d'une croissance puissante de l'industrie lourde qu'on pouvait escompter une croissance rapide de toutes les branches de l'agriculture ». Derrière la *Pravda* il y avait évidemment Khrouchtchev, car le lendemain, dans un rapport au Comité central, il infligeait un blâme véhément à la « tendance révisionniste ». Il parla de « déviationnisme », — le crime le plus grand en religion communiste, — et n'hésita pas à évoquer les spectres de Boukharine et de Rykov. On sait que Staline les avait fait fusiller. Malenkov comprit fort bien l'allusion et démissionna !

Khrouchtchev prit donc la direction de sa « nouvelle politique » à lui. Priorité de l'industrie lourde, mais intensification aussi de la production en céréales panifiables. Il accusa, d'autre part, les méfaits de la bureaucratie, en agriculture dirigée. Il parla d'une « sécheresse » qui ne semble pas avoir existé en fait. Et enfin il expliqua que par suite de la forte natalité et la baisse de la mortalité, l'U.R.S.S. gagnait 3 millions d'hommes par an, que les villes avaient en 5 ans, gagné 17 millions en population, par suite de la désertion des campagnes (9 millions en 5 ans) et il montra que, pour toutes ces raisons la question des céréales était primordiale. Comme moyen, il recommande la mise en valeur des terres vierges en Sibérie et Asie centrale. D'autre part, il compte sur les fermes d'Etat ou *sovkhoses*, plus que sur les *kolkhoses*, parce que mieux organisées et mécanisées, pour accroître les rendements. Ne pas oublier que les terres vierges seront propriété d'Etat. Khrouchtchev va donc augmenter le nombre des payasns au service direct de l'État, et par conséquent « communistes ».

« S'il réussit dans son entreprise, Khrouchtchev réalisera le rêve de Staline : réduire l'agriculture au même degré de servitude que l'industrie. »

Déjà le programme est en cours d'exécution. On a prélevé des miliers de familes kolkhosiennes en Europe, pour les envoyer vers les terres vierges, sous la direction de jeunes ingénieurs communistes. On a aussi enlevé des tracteurs, des moissonneuses-batteuses, des camions, aux kolkhoses qui en manquaient déjà, pour enrichir les nouveaux domaines d'Etat. Sur les 137.000 tracteurs fabriqués en 1954, 115.000, soit 84 % ont été dirigés vers l'Asie. Et pourtant, le même Khrouchtchev affirme qu'il faut augmenter le rendement des vieilles terres !

Comment prétend-il accorder ces deux choses ? Il est étrange de constater que « 25 % environ des céréales produites se perdent, de l'aveu même de Khrouchtchev, au cours de la récolte ou du transport ». Il y a là un mystère difficile à expliquer autrement que par une opposition silencieuse mais tenace de la paysannerie. C'est sans doute pour cela qu'il compte tant — probablement à tort — sur la production des terres vierges d'Asie. En janvier 1955, il a formulé l'espoir qu'en 1960, 28 millions d'hectares seraient défrichés, ce qui, à raison de 10 quintaux à l'hectare, donnerait 280 millions de quintaux de céréales. Ce serait quelque chose, quoique pas assez pour parer aux besoins du pays. Il faut donc préconiser en outre la culture en grand du maïs : 28 millions d'hectares de maïs en 1960. Des missions ont été envoyées aux U.S.A. pour se mettre au courant des méthodes américaines. Il semble bien que Khrouchtchev, ici, traite de la question en théoricien ignorant des réalités et s'expose à de graves mécomptes. Les délégués américains qui ont visité les terres à maïs russes estiment qu'elles sont peu favorables, parce que mal irriguées. On entreprendra des travaux immenses d'irrigation par la Volga, mais ils ne seront au point qu'en 1962. Khrouchtchev se montre impatient, il s'élève contre « certaines organisations du parti qui n'ont pas encore compris toute la gravité » des problèmes à résoudre, tant en matière d'élevage qu'en matière de culture des céréales. Il y a partout ,semble-t-il, « un coulage » formidable, par suite de l'incurie des fonctionnaires :

« L'Etat se fait livrer par les paysans des bœufs, des vaches, des cochons dont une partie seulement arrive à leur lieu de destination définitif. A en croire Khrouchtchev, « dans les centres de collectes du Ministère de l'Industrie des produits laitiers et de boucherie, on constate des pertes considérables, en raison de l'incurie et de l'entretien défectueux du bétail... qui demeure longtemps sans fourrage et sans eau ».

On se rappelle que nous avons parlé ici même des expériences faites en Russie, par certains fonctionnaires, sur la possibilité de garder des animaux sans les nourrir ! Khrouchtchev fait un appel à la production fourragère. Le bétail n'est pas nourri. Il faut que ce soit le gouvernement qui donne le signal pour accroître la production de-ci de-là. Aussi l'agriculture est-elle constamment en crise ! Pourquoi ?

Il semble qu'il y ait à cela trois causes principales : 1° *manque de main-d'œuvre*, par désertion des campagnes. En 5 ans, on l'a vu, l'agriculture a perdu 10 % de sa population la plus active, — 2° *excès du bureaucratisme*, faussant toutes les données de la production agricole, — 3° *résistance passive* des paysans. Ce n'est que par ce dernier trait que l'on peut expliquer le chiffre effarant de 25 % de pertes de la production, dans la récolte et les transports ! Malgré toutes les épurations de fonctionnaires, on n'arrive pas à faire obéir le paysan récalcitrant. Il préfère subir la famine lui-même que de se prêter au jeu d'un gouvernement qu'il sent contre lui. On comprend dès lors la gravité du conflit entre Malenkov et Khrouchtchev : il fallait opter entre « *améliorer la situation du*

paysan » et c'était la thèse de Malenkov, ou « *liquider les paysans libres des kolkhoses* » et c'est celle de Khrouchtchev. Et c'est cela qui est lourd de conséquences. Voici en effet la conclusion de toute cette étude :

« Tôt ou tard, le danger que recèle le mécontentement des paysans sera compris par la nouvelle bourgeoisie soviétique (il serait plus exact de parler d'une classe de fonctionnaires et de technocrates), dont les communistes eux-mêmes constituent un élément important. Tôt ou tard, elle suivra l'exemple de l'ancienne classe dirigeante russe et conclura une alliance avec les paysans, alliance qui conduira à la destruction définitive du système stalinien. C'est là — et là seulement — que repose l'espoir de la Russie et de l'Occident. »

VII

L'Abbé de Saint-Pierre et la Paix

Le monde soupire après la Paix. Il n'est guère de préoccupation plus générale que celle de la paix. Raison de plus pour raviver le souvenir de ceux qui aimèrent la paix. L'abbé de Saint-Pierre, ce personnage à qui la langue française doit le mot « *bienfaisance* », se rendit célèbre en son temps ...et ridicule également — par son amour passionné de la paix. Charles Braibant nous invite à célébrer « *Le Troisième Centenaire de l'Abbé de Saint-Pierre* », dans *La Revue des Deux-mondes*, du 1er décembre 1955.

Charles-François Castel de Saint-Pierre, né à Saint-Pierre-Eglise, le 13 février 1658, était de bonne noblesse normande. Son projet de *Paix perpétuelle* lui vint, paraît-il, lors d'un voyage qu'il fit en son pays natal, de Paris où il s'était fixé. C'était en novembre 1706. On était en guerre. Les chemins mal entretenus étaient exécrables. Sa chaise de poste se rompit. « Mes chevaux embourbés, écrit-il, il fallut rester dans les boues et la pluie bien avant dans la nuit. » Cela fut pour lui un trait de lumière. A peine arrivé à Saint-Pierre-Eglise, il rédigea un *Mémoire sur la réparation des chemins*. Mais il vit alors combien le bon état des chemins est lié à l'état de paix :

« Je finissais, dit-il, de mettre la dernière main à ce mémoire, lorsqu'il m'est venu à l'esprit un projet d'établissement qui, par sa grande beauté, m'a frappé d'étonnement ».

C'était le fameux projet de *Paix perpétuelle*. Il se mit à l'œuvre dès son retour à Paris. Il devait en parler autour de lui, car on en causait, non sans en rire :

« Je doute qu'il écrive le livre tout entier, écrivait la duchesse d'Orléans, dont il était l'aumônier, car on l'a déjà beaucoup raillé pour cela. »

Elle disait cela en 1711. Peu de temps après, elle y revient :

« Le pauvre abbé de Saint-Pierre a été de nouveau très plaisanté avec son livre. »

Or, trente ans plus tard, les plaisanteries continuaient ! Le grand Frédéric écrivait à Voltaire, le 12 avril 1742 :

« L'abbé de Saint-Pierre, qui me distingue assez pour m'honorer de sa correspondance, m'a envoyé un bel ouvrage sur la façon de rétablir la paix en Europe et de la constater à jamais. La chose est très pratique... Il ne manque pour la faire réussir que le consentement de l'Europe et quelques autres bagatelles semblables. »

Quant à Voltaire il écrira ce vers :

L'impraticable paix de l'Abbé de Saint-Pierre.

Chose plus étonnante, le très pacifique et sage cardinal Fleury, en ordonnant la fermeture du club de l'*Entresol*, dont Saint-Pierre était l'un des animateurs, a qualifié le brave abbé de « politique triste et désastreux ». Mais Saint-Pierre, tout plein de son idée, n'en démordait pas, ce qui du reste lui donna la réputation de rabâcheur et radoteur, réputation qu'il garde encore et qui est très injuste.

Ce qui est sûr, c'est qu'il avait une haute idée de ses capacités. Voltaire a raillé, comme il savait le faire, « la bonne foi grossière avec laquelle cet homme se croit fait pour gouverner ». Saint-Pierre n'en disconvient pas, et l'on trouve sous sa plume l'aveu que voici :

« Ne pouvant par la constitution présente de notre Monarchie et par mon peu de talents pour la flatterie, devenir ministre général, je me suis fait une occupation particulière à méditer tous les jours durant cinq à six heures du matin pour montrer sur divers sujets aux rois et aux ministres le but où ils doivent tendre et les moyens qu'ils doivent employer pour augmenter leur bonheur, en augmentant le bonheur des familles qu'ils gouvernent. »

On devine que les « cinq à six heures » par jour ont engendré une foule de *Mémoires*. Il n'y a pas que la *Paix perpétuelle*. Saint-Pierre a touché à tout. Qu'on en juge : *Pour perfectionner la police contre le duel* (1715), — *Pour perfectionner la police des chemins* (1715), — *Pour l'établissement de la taille proportionnelle* (1717), — *Projet de taille tarifiée* (1723), — *Mémoire sur les pauvres mendiants* (1724), — *Pour diminuer le nombre des Procès* (1725), — *Pour augmenter le revenu des bénéfices* (1725), — *Pour rendre les spectacles plus utiles à l'Etat* (1725), — *Pour la liberté de substituer afin de conserver les biens dans les familles nobles* (1727), — *Pour rendre les sermons plus utiles* (1728), — *Pour perfectionner l'orthographe des langues d'Europe* (1730), — *Pour l'extirpation des corsaires de Barbarie* (1733). Et cela continua sans arrêt jusqu'à la mort du bon abbé, en 1743, à l'âge de 85 ans !

On admettra sans peine qu'il y ait beaucoup de fatras dans cet amoncellement de mémoires. Nous avons pour désigner les auteurs de cette sorte un mot terriblement irrespectueux. C'est le mot de *raseur*. Et il a été appliqué à Saint-Pierre sans pitié. Pourtant on admet que beaucoup de ses idées ont fait fortune dans la suite : Turgot se serait inspiré de sa « taille tarifiée », — Napoléon aurait puisé chez lui le principe de la Légion d'honneur. Saint-Pierre était pour l'égalité sociale, pour le droit de suffrage, pour la liberté d'examen, pour les garanties civiles. Son « Académie politique » contenait le germe de l'Académie des Sciences morales et politiques et de l'Ecole nationale d'Administration. Rousseau, plus équitable que Voltaire, a dit de lui :

« C'était un homme rare, l'honneur de son siècle, et le seul peut-être, depuis l'existence du genre humain, qui n'eût d'autre passion que celle de la raison. »

Il est vrai que Rousseau n'a pas toujours parlé de même à son sujet. Georges Sand l'a beaucoup admiré, et elle l'a défini à la perfection en ce sim-

ple mot : « un homme de bien ». Mais Sainte-Beuve a lancé à son sujet cette perfidie :

« L'abbé était connu pour n'aimer personne en particulier ; il embrassait trop le genre humain en masse, pour se resserrer ainsi dans un choix unique. »

En réalité, il fut très charitable. Il accepta notamment d'être parrain de nombreux enfants à Saint-Pierre-Eglise. Ce qui prouve son grand cœur, ce sont ses deux devises : *Donner et pardonner, — Paradis aux bienfaisants.*

Seulement, il avait une redoutable franchise. Et c'est ce qui a permis à Sainte-Beuve de le traiter de « malencontreux et intempestif, qui avait reçu le don du contretemps, comme d'autres celui de l'à-propos ».

L'exemple le plus mémorable de ce « don du contretemps », ce fut le passage de son *Discours sur la Polysynodie* de 1718, dans lequel il y avait sur Louis XIV ce jugement sévère :

« On pourra bien lui donner le surnom de Louis le Puissant, de Louis le Redoutable — car nul de ses prédécesseurs n'a été si puissant et ne s'est tant fait redouter — ; mais les moins habiles ne lui donneront jamais le surnom de Louis le Grand tout court et ne confondront jamais la grande puissance avec la véritable grandeur. C'est que cette grande puissance, à moins qu'elle n'ait été employée à procurer de grands bienfaits aux hommes en général, et aux sujets et aux voisins en particulier, ne fera jamais un homme fort estimable. En un mot, la grande puissance ne fera jamais un grand homme. »

C'était plus que l'Académie n'en pouvait tolérer. Le cardinal de Polignac, qui en était, réclama l'exclusion. Elle fut prononcée. Le Régent décida que son fauteuil resterait vacant jusqu'à sa mort, comme cela était arrivé pour Furetière. Pourtant, à sa mort, l'Académie fit célébrer, le 9 mai 1743, une messe pour son âme. Mais Maupertuis, qui obtint son fauteuil, n'eut pas le droit de faire son éloge.

En terminant, M. Ch. Braibant fait appel à ses compatriotes normands pour préparer la célébration fervente du troisième centenaire de l'abbé de Saint-Pierre, le 15 février 1958. Encore deux ans avant cette date. On ne saurait s'y prendre trop tôt !

VIII

Un chef-d'œuvre méconnu

Qui croirait qu'il y a encore des merveilles à découvrir dans nos églises de campagne ? La revue *Ecclesia* de Daniel-Rops nous parle de l'une d'elles, dans un article non signé, qui a pour titre (n° de décembre 1955) : *Un chef-d'œuvre méconnu dort au bord du lac du Bourget.*

Ayant eu récemment le privilège de contempler ce chef-d'œuvre sous la direction de celui qui l'a mis en lumière, je me fais une joie de le signaler à nos lecteurs. Il s'agit de l'ancien jubé de l'église du Bourget-du-Lac, à l'extrémité sud du lac de ce nom. Emile Mâle en a bien parlé dans son *13ᵉ siècle,* mais il reste à peu près ignoré des nombreux touristes qui traversent la région.

Il semble que le site du Bourget ait été très anciennement occupé. Sous l'église actuelle se cache une crypte, qui rappelle celle de St-Laurent-de-Grenoble ou de Jouarre, et dans cette crypte, on trouve des pierres d'autel qui sont païennes. Le nom du dieu Mercure s'y lit encore, aux trois quarts effacé. Ce qui est sûr c'est qu'en ce lieu, vers 1030, l'illustre saint Odilon de Mercœur, abbé de Cluny, vint fonder un monastère. Les moines clunisiens restèrent là plus de cinq siècles et, comme partout ailleurs, ils ont bâti et sculpté.

Le curé actuel du Bourget, l'abbé Curtelin, a eu le mérite de dégager les anciennes sculptures du chœur de son église de toutes les surcharges que les siècles y avaient ajoutées. Il a rendu à l'édifice la sobriété qui répondait à ses origines. Et il a reconstitué l'œuvre bénédictine.

L'ancien jubé, cependant, a été réinstallé au fond du chœur. Vers 1830, pour agrandir l'église, un curé l'avait déposé là. Il a été parfaitement remis en état. C'est le chef-d'œuvre qui, à lui seul, mérite une visite.

« Sur quelque vingt mètres de long, la frise se déroule avec ses personnages hauts de soixante-dix centimètres. Tous les grands épisodes de la vie du Christ sont là, depuis l'Annonciation où la tendre Marie laisse tomber son livre de saisissement, en voyant l'ange, jusqu'à cette scène du dimanche de Pâques, où la Madeleine tend vers son Aimé une face que semble inonder la lumière. »

Nous sommes, de toute évidence, en présence d'un travail exécuté par un atelier clunisien que dirigeaient des maîtres. La comparaison s'impose avec les plus belles parties du Portail Royal de la cathédrale de Chartres. Les broderies d'ornementation florale sont presque identiques a celles qu'on admire à Chartres. Il n'est pas exclu que ce soient les mêmes artistes qui aient fait les deux !

« Quel talent, quelle technique, quel accord parfait entre l'inspiration de la foi et l'habileté de la main ! »

Il faut méditer posément sur chaque détail. Cela en vaut la peine. On aimera contempler le doux étonnement de la Vierge. On remarquera, dans la main de l'Ange, un petit trou : on y mettait, le 25 mars, une fleur, la fleur de l'Annonciation. Et M. le Curé du Bourget n'a garde de manquer à la tradition. Les chevaux des Rois Mages, regardez-les : c'est le geste même, pris sur le vif, des chevaux à l'abreuvoir et dont l'un mordille par jeu l'autre au cou. On voit les apôtres tendre l'oreille, au premier souffle du vent de la Pentecôte. Nul imagier médiéval n'a mieux rendu qu'ici la stupeur joyeuse des disciples d'Emmaüs en reconnais-

Concluons avec *Ecclesia :*

« Le grand art français du XIIIᵉ siècle est là, dans une réussite unique à travers tout le sud-est, et digne de s'égaler aux plus hauts chefs d'œuvre. Pour cela seul, le détour et la halte s'imposeraient. »

IX

Fabrication du virus

Deux des revues que nous avons sous les yeux, *Sciences et Vie* de janvier 1956, et *Sciences et Avenir,* même date, nous apportent une nouvelle sensationnelle, en la soulignant par des titres qui ressemblent à des chants de triomphe. Dans la première, c'est Monique Senez qui titre : *Pour la première fois au monde, dans un laboratoire, la Science a fabriqué la Vie* et dans *Sciences et Avenir,* G. Lacoste déclare : *L'Homme vient de créer chimiquement un être vivant.*

C'est là, de toute évidence, un événement de première importance. Il était jusqu'ici admis comme à peu près certain qu'il n'y a pas de passage naturel de la matière inorganique à la vie. La vie

paraissait un seuil inviolé de l'être par rapport à la matière non vivante. Mais si l'homme a pu fabriquer chimiquement un être vivant, à savoir un *virus*, il faut bien admettre que la nature, dans des conditions données et qui n'existent plus de nos jours, a pu aussi bien fabriquer de la vie, avec de la matière inanimée, en passant par les virus, pour monter de là à des degrés supérieurs de la vie. Peut-on dire cependant que le seuil de la vie a été réellement franchi ? Dans un résumé aussi bref que celui-ci, il est clair que nous ne pouvons que donner de très sommaires indications. Répondons simplement à ces deux questions : 1° Que vient-il d'arriver en laboratoire ? — 2° la fabrication d'un virus est-elle la fabrication de la vie ?

1° *Ce qui est arrivé.* — Deux biologistes, le Dr Heinz L. Fraenkel-Contat et le Dr Robley Williams, travaillant sous la direction du Dr Wendel M. Stanley, prix Nobel, au laboratoire de Berkeley, à l'université de Californie, ont d'abord dissocié et isolé deux substances chimiques complexes, mais inertes : la *protéine* et l'*acide nucléique*, dont la combinaison est à la base des *virus*. Ils ont ensuite « remélangé » ces deux substances, dans la proportion de 10 pour 1, en solution faiblement acide, et presque aussitôt le liquide a pris l'aspect typiquement opalescent des solutions de virus. Quelques minutes plus tard, ce liquide se révélait doté d'un pouvoir infectieux redoutable. Soumis à l'examen du microscope électronique, on a pu en prendre des photographies qui prouvent d'une manière indubitable la présence de virus vivants.

Il semble donc que l'homme débute ici comme dans la science nucléaire. De même qu'il a pu créer la terrible bombe, et démontré ainsi son immense pouvoir de destruction, pour essayer ensuite de découvrir des applications utiles et bienfaisantes de sa science, de même il viendrait de fabriquer des virus très dangereux, et va essayer de se servir de ce pouvoir nouveau pour combattre les virus qui font tant de ravages dans nos organismes, et contre lesquels jusqu'ici on était si complètement désarmé ! Pour fixer les esprits, disons qu'on attribue la poliomyélite à un virus, mais aussi le rhume, la grippe, la rougeole, les oreillons, l'herpès, la varicelle, la variole, le typhus, la fièvre jaune, la rage et même le cancer !

La découverte du moyen de fabriquer des virus, — et, par suite, espérons-le, des *antivirus* — est donc quelque chose de prodigieux. C'est déjà un résultats ayant des conséquences incalculables, que de pouvoir manipuler l'*acide nucléique*, le copier, modifier sa structure. C'est en effet, dans cet acide que l'on est porté maintenant à voir le secret de la vie. Cette extraordinaire substance se trouve non seulement dans les virus et les bactéries, mais aussi dans toutes les cellules vivantes, dont elle semble gouverner la reproduction, les échanges chimiques et l'équilibre. On imagine donc la fièvre qui s'est emparée des grands laboratoires et instituts d'Angleterre et d'Amérique. Comme le dit M. Lacoste,

« Ces découvertes risquent de révolutionner la biologie, plus encore peut-être que la fission de l'atome n'a transformé la physique. »

Avec le virus nous restons dans l'infiniment petit, car il ne faut pas moins de 40.000 virus pour couvrir la surface de l'extrême pointe d'une épingle.

Le principe de la découverte est dû au Dr Stanley qui, en 1935, réussit à cristalliser l'agent de la « mosaïque » du tabac, une maladie à virus. Depuis cette date, on discute pour savoir si les virus, capables de revêtir la forme de cristaux, sont chose vivante ou non.

Passons donc à notre seconde question :

2° *Fabriquer des virus, est-ce fabriquer de la vie ?* — En mai 1953, le R.P. Jules Carles, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, se posait nettement la question — non de la fabrication des virus qui n'était pas en cause encore — mais de l'appartenance des virus au domaine de la vie [1].

Et il répondait :

« Un assez grand nombre de biologistes, la majorité sans doute, pensent que les virus ne sont pas des vivants, parce qu'ils sont incapables de respirer, de digérer, sont trop petits pour avoir des organes, des diastases et même de l'eau dans leur « corps ».

Tout le monde est d'accord que les virus ne peuvent avoir une vie propre, qu'ils sont essentiellement parasitaires, qu'ils ne possèdent pas les attributs d'un vivant, quand on les considère en eux-mêmes. Si l'on pose en principe qu'un vivant, pour mériter ce nom de vivant, doit être *autotrophe*, c'est-à-dire se nourrir soi-même et se suffire, le virus n'est pas un vivant. Il faudrait faire, entre la matière et la vie, une place spéciale aux *parasites*, qui sont tous *hétérotrophes*, c'est-à-dire nourris par autrui. Tous les parasites sont des êtres ayant perdu la capacité d'une vie autonome et les virus sont à l'extrémité de l'échelle des parasites. Mais il se pourrait que les parasites soient des vivants, qui, au cours de l'évolution, ont perdu les fonctions de la vie en s'attachant à un autre vivant et en vivant de sa substance.

Les virus sont peut-être du nombre. Et le P. Carles est de cet avis, quand il écrit :

« Les virus ne sont pas des vivants complets, mais ils sont tout de même vivants. Comme beaucoup d'autres parasites, ils ont misé sur la reproduction et se reproduisent avec une prodigieuse rapidité. Une bactérie, le Colibacille, arrive, dans les meilleures conditions à se dédoubler toutes les vingt minutes : en une heure, nous auront huit bactéries, plus de 400 en trois heures. Certains bactériophages arrivent au même résultat en douze fois moins de temps, et l'on se demande si certains n'ont pas la possibilité de se dédoubler toutes les minutes. Cette effrayante vitesse de reproduction suppose une rapide assimilation, puisqu'ils se multiplient aux dépens du milieu. Ils se reproduisent identiques entre eux sur n'importe quel hôte, et des virus très divers peuvent vivre pendant plusieurs générations sur la même plante, sans perdre leur spécificité... Il est donc vraisemblable que les virus sont d'authentiques vivants réduits par le parasitisme à leur plus simple expression. »

Admettons donc que les virus sont de véritables vivants. Mais il est impossible d'éviter ici une objection grave, en ce qui concerne l'origine de la vie sur notre terre. Cette objection la voici : entre la matière et la vie, les virus semblent bien tenir, comme composition chimique, une position intermédiaire. De ce fait, on a tendance à les considérer comme une étape possible de la matière à la vie. Mais les virus, de l'avis de tous, sont des parasites,

[1] Dans *Recherches et Débats*, sous le titre : *Les Origines de la Vie*, p. 161 et suiv.

et ils n'ont jamais pu vivre à part. Ils exigent la préexistence d'un vivant pour exister et se développer. Aussi G. Lacoste, dans *Science et Avenir*, affirme-t-il positivement et catégoriquement :

« Ces êtres obligatoirement parasitaires et incapables de mener une vie indépendante ne peuvent évidemment être considérés comme les premiers hôtes de notre planète. Si l'un d'entre eux y était survenu avant l'apparition d'êtres vivants plus complexes, il serait mort rapidement. »

Pourtant, en 1939, un savant, M. Dauvillier, avait formulé une hypothèse sur l'origine de la vie, qui faisait une place aux virus. Selon Dauvillier, travaillant avec Desguin, nous pouvons admettre que sur notre globe, avant l'apparition de la vie, il n'y avait pas d'oxygène dans l'air, mais seulement de l'acide carbonique ; la fonction chlorophyllienne des plantes vertes consiste à libérer cet oxygène en retenant le carbone. Donc avant l'apparition de la vie des végétaux, rien ne pouvait arrêter les rayons ultra-violets du soleil, qui, actuellement, ne sont arrêtés que par l'oxygène et l'ozone de l'atmosphère. Ces rayons ultra-violets arrivaient sans encombre jusqu'à la surface du sol et des mers. Leur action chimique pouvait s'exercer sur le gaz carbonique et le transformer en matière organique, préparant ainsi pour la vie un milieu convenable, tandis que l'oxygène, libéré par la matière organisée construisait progressivement un écran impénétrable pour ces mêmes rayons ultra-violets qui, dans nos conditions actuelles, seraient mortels pour toute espèce de vie. Dans cette hypothèse donc, la vie serait née par un moyen qui est destructeur de toute vie. Et les premiers vivants — des virus probablement — auraient été capables de vivre seuls, alors qu'ils ne le peuvent plus, et de donner naissance à des vivants d'un ordre supérieur, alors qu'aujourd'hui, ils en sont les meurtriers les plus efficaces ! Nous sommes en plein dans les plus invraisemblables conjectures.

Dans son livre, *La physique cosmique*, A. Dauvillier, après avoir formulé son hypothèse de l'origine de la vie, entonnait une sorte de chant lyrique, dans le genre de celui de Clémence Royer, à propos du livre de Darwin, sur *L'origine des Espèces.* Il semblait vouloir glorifier la science libératrice d'avoir dispersé les derniers vestiges des superstitions religieuses, qui encombrent encore l'imagination de quelques cerveaux attardés. Il allait un peu vite. Son hypothèse, comme l'a fort bien montré le P. Jules Carles, ne résiste pas à un examen un peu approfondi. Elle n'explique pas comment il se faisait qu'il n'y avait pas d'oxygène dans l'atmosphère, alors que la fonction chlorophyllienne ne rend compte que d'un dixième de l'oxygène actuellement dans l'air, et elle explique encore moins comment la vie a pu prendre naissance sans oxygène, et comment les rayons ultra-violets non arrêtés par l'oxygène n'ont pas tué tout commencement de vie. Bref, l'hypothèse de Dauvillier semble, actuellement abandonnée. C'est du moins ce que nous dit G. Lacoste, sans nommer, du reste, Dauvillier :

« La théorie selon laquelle les virus auraient pu être à l'origine de la vie sur la terre a donc dû être abandonnée peu de temps après avoir été formulée. Il faut supposer que les premiers êtres vivants qui apparurent sur la terre étaient, à l'opposé des virus parasites, des êtres étonnamment doués pour la vie solitaire. »

Et le même auteur conclut sans ambages :

« Ainsi, en créant la vie à l'échelle du monde des virus, l'homme ne peut pas espérer avoir réalisé une cellule vivante douée des mêmes pouvoirs que celle du premier être élémentaire qui ensemença la vie sur notre planète. Nous devons abandonner l'illusion séduisante qui consisterait à imaginer que la réaction chimique du laboratoire de biochimie de l'Université de Californie a reconstitué un être semblable à celui que la paléontologie situe à l'échelon le plus inférieur de l'évolution animale [2] ».

Ce langage est celui du bon sens. Il faut regarder, semble-t-il, les virus non comme les ancêtres de la vie, mais comme des produits de dégénérescence de la vie. On connaît encore fort mal la constitution interne du virus. Mais ses dimensions sont tellement microscopiques qu'il ne semble pas possible de lui attribuer un protoplasme, comme il en existe un dans les bactéries mono-cellulaires. C'est même pour cela que le virus est nécessairement *hétérotrophe*. Il ne *peut pas* se nourrir luimême. Il est parasitaires par essence. Il doit trouver chez les hôtes qu'il ravage de quoi s'alimenter. On tend à croire, pour cette raison même, qu'il n'est formé que d'un noyau et d'un *gène*. Le virus serait donc une bactérie ayant perdu la totalité de son protoplasme par adaptation parasitaire. C'est en effet une loi biologique que le parasitisme dégrade les structures et les fonctions des êtres qui s'y livrent. Et c'est cette extrême simplicité à laquelle le virus est réduit, qui a permis de le fabriquer chimiquement.

On se demande actuellement, si les virus, contrairement à la thèse de Pasteur contre la génération spontanée, ne se formeraient pas sous nos yeux, chaque jour, par *génération spontanée*.

« Un nombre de plus en plus grands de spécialistes de virus, écrit G. Lacoste, inclinent aujourd'hui à penser que certains virus pourraient bien n'être que des *gènes* ayant subi une mutation au sein des cellules qui les renfermaient. Ces « gènes libres » se mettraient alors à parasiter la cellule même qui leur a donné naissance, puis à être la tête de file d'une nouvelle souche de virus. L'apparition soudaine de nouvelles souches de virus de la grippe, qui a lieu périodiquement, ne serait ainsi plus interprétée comme la mutation d'un virus existant mais comme l'apparition d'une lignée nouvelle sans parents. »

Finalement, les médecins et biologistes estiment qu'ils doivent s'en tenir pour le moment à une attitude pragmatique. Que les virus soient ce qu'on voudra, qu'il naissent ou non par génération spontanée, peu importe en somme pour l'action médicale. Ce qui est le plus urgent, c'est d'engager la lutte directe contre les virus, comme on a réussi à le faire pour celui de la polio. On espère pouvoir pousser prochainement les études des virus assez loin pour agir victorieusement dans ce domaine jusqu'ici inabordable. Et c'est là une véritable révolution !

X

La Pratique dominicale, dans l'agglomération lyonnaise

L'Institut de Sociologie de Lyon (25, rue du Plat), vient de publier un premier fascicule au

[2] En tout cas l'évolution est irréversible et ce n'est pas l'homme qui la fera repartir

sujet de *La Pratique dominicale dans l'agglomération lyonnaise*, par Jean LABBENS.

Cette publication n'est qu'un début. On veut essayer de jeter la lumière sur la vie chrétienne, en considérant comme baromètre le plus clair de l'intensité de cette vie, la « participation » — non l'assistance passive — à la messe dominicale. Nous voudrions donner une idée du contenu de ce premier fascicule.

L'agglomération lyonnaise, étudiée ici, comprend 87 paroisses mordant sur trois diocèses : Lyon surtout, mais aussi en partie Grenoble et Belley. Dans cet ensemble on a pu discerner plusieurs types : 1° les paroisses du centre, relativement petites, orientées soit vers le Rhône, soit vers la Saône, — 2° les paroisses sinueuses des bords du Rhône et de la Saône, qui s'étirent le long de ces fleuves, — 3° les paroisses des plateaux, vers la Croix-Rousse et au-delà, — 4° les paroisses de taille moyenne, au tracé régulier, de la Guillotière et des Brotteaux, — 5° les paroisses très vastes, situées au sud de Perrache, dans tout l'est et le sud-est de l'agglomération.

Ce qui reste très frappant, c'est l'importance persistante du cadre paroissial. C'est dans la paroisse qu'évolue la vie chrétienne et c'est là qu'elle revêt sa forme nécessaire : communautaire. Et il y a peut-être lieu d'examiner si les limites des paroisses, en raison des changements apportés par le temps, n'auraient pas besoin d'être révisées.

« L'étude de la pratique dominicale révélera quelle église ou quelle chapelle les pratiquants de telle rue ou tel district ont tendance à fréquenter. Elle contribuera ainsi à éclairer les autorités compétentes sur les modifications de frontières qui pourraient être envisagées. »

Le rapport entre alors dans le détail des conclusions qui semblent devoir s'imposer déjà. Mais ce détail n'intéresse évidemment que la région ; nous n'y entrerons pas ici. Il reste que cette idée de révision des limites paroissiales pose un problème délicat et grave, et cela non seulement dans l'agglomération lyonnaise, mais partout ailleurs en France. Là où le rapport va loin, c'est lorsqu'il suggère que *Décines* appartient bien à l'agglomération lyonnaise et *Crépieux-La-Pape* aussi, alors que la première de ces deux paroisses appartient au diocèse de Grenoble et la seconde à celui de Belley. Le rapport insinue donc même une modification des limites de diocèses, telle qu'il vient d'y en avoir une très importante pour toutes les paroisses de Villeurbanne et des environs immédiats, récemment détachées de Grenoble et rattachées à Lyon.

Une considération utile est aussi celle des lieux du culte. L'agglomération lyonnaise en compte 356, dont 104 relèvent des paroisses et 252 sont des chapelles. Parmi ces dernières, il y a 78 chapelles de communautés religieuses, dont 30 de religieux et 48 de Sœurs. En outre, 59 chapelles d'établissements d'enseignement, dont 27 pour les garçons, et 32 pour les filles ; 36 chapelles mixtes d'hôpitaux et cliniques, et 26 chapelles diverses, au nombre desquelles il faut ranger, comme la plus notable, la basilique de Fourvières. Malheureusement ces chapelles ne sont pas géographiquement réparties d'une manière uniforme. Tout compte fait, on compte un lieu de culte pour 820 habitants à l'ouest de la Saône, un pour 1.620 entre Saône et Rhône, et un pour 4.000 à l'est du Rhône. Il en résulte fatalement une distribution inégale du clergé, mais cette inégalité est relativement bien compensée par les affectations venant de l'autorité diocésaine. On ne relève qu'une paroisse ayant plus de 5.000 habitants par prêtre, et trois, plus de 4.000 par prêtre. La plupart des autres paroisses sont dans une situation équilibrée, sous ce rapport.

Le dimanche 21 mars 1954, on recensa 805 messes, dont 300 sur la rive droite de la Saône, 220 entre Rhône et Saône, et 285 au-delà du Rhône. Sur ces 805 messes, 444 avaient été célébrées dans les centres paroissiaux, et 361, en dehors d'eux. Ce sont surtout les premières qui nous intéressent. On compte environ 5 messes par paroisse. Et l'assistance de ces messes a été de 55 % du total. Donc, 45 % en dehors. Pratiquement, tout le monde peut, s'il le veut, assister à la messe, dans cette région, qui est bien équipée. Le rapport compare cette agglomération avec Bruxelles, et constate qu'à Lyon il y a un prêtre pour 2.950 habitants, et à Bruxelles, un pour 3.085 et même un pour 4.570, dans la région de Saint-Gilles.

Mais il y a lieu de tenir grand compte, en dernière analyse, des mouvements démographiques. Il est des communes ou des paroisses qui voient s'accroître leur population d'une façon extrêmement rapide. Ainsi Crépieux-La-Pape a augmenté de 45 % entre 1936 et 1954 ; Saint-Didier-au-Mont d'Or, de 44,6 % ; Champagne, de 40 %, etc. Le centre de Lyon a au contraire diminué de 17,5 %. Il est évident qu'il faut suivre de près ces modifications constantes.

On ne peut que souhaiter que de telles études se multiplient sur tout le territoire et que l'on en tire les conclusions nécessaires.

L. CRISTIANI.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Consécration valide et formule de consécration

Sous ce titre général, nous répondrons à plusieurs questions posées au sujet de la consécration eucharistique.

* *

1. Comment expliquer grammaticalement la formule *Hoc est corpus meum ?* — Voici la difficulté :

« Dans le cours ordinaire du langage, quand on dit « ceci est », on désigne une chose, un être, une personne *déjà* existants... On indique *ce qui est* antérieurement à la formule. Or quand Jésus dit : « Ceci est mon corps », il désigne une chose (le pain) existant antérieurement à la formule. Donc, c'est le pain qui est le corps du Christ. Donc, comme ce pain, demeurant lui-même, ne peut être un vrai corps du Christ, il ne l'est que moralement, spirituellement. Et nous tombons ainsi dans l'hérésie protestante qui ne voit dans l'Eucharistie que l'image du Christ ».

La difficulté n'est pas bien grave : elle n'a même pas arrêté Luther qui, pour sauvegarder à la fois la présence réelle du corps du Christ et la permanence du pain, a inventé la théorie de l'impanation, appelée aussi consubstantiation. Pour le

résoudre, il faut poser en principe une différence de signification entre les propositions *spéculatives* et les propositions *pratiques*. Les propositions spéculatives énoncent une vérité préexistante ; les propositions pratiques ont pour effet de réaliser ce qu'elles énoncent. La signification des premières est donc postérieure à la vérité ontologique de la chose qu'elles affirment ; les propositions pratiques, au contraire, signifient une vérité qui ne se réalise qu'en vertu de leur affirmation. Par là même, cette signification pratique possède une priorité de nature en tant que mesure de la vérité objective signifiée, et cette vérité objective, ne préexistant pas à l'affirmation qu'on en fait, se réalise en vertu de cette affirmation même, *vi verborum*. L'exacte exposition des paroles de la forme de l'eucharistie est donc celle-ci : *Hoc*, ceci (indéterminé formellement), contenu sous les espèces sacramentelles (le pain, matériellement désigné au premier instant de l'affirmation) *est* (conséquemment à la vertu des paroles consécratoires, qui font passer le pain à un être différent) *mon corps*, c'est-à-dire le vrai corps du Christ, né de la Vierge Marie, crucifié au Calvaire et monté au ciel. Pour que la signification de la forme soit réalisée, il faut que s'opère une mutation de toute la substance du pain en cette substance préexistante du corps du Christ, seules demeurant les espèces de la substance changée.

Bien entendu, à la base de cette explication se trouve le dogme de la présence réelle : c'est l'explication grammaticale qui doit s'inspirer du dogme et non pas d'une explication grammaticale plus ou moins fondée, le dogme lui-même.

* *

2. « Si l'on analysait une hostie consacrée, ou bien jusqu'aux derniers éléments on trouverait toujours du pain, et alors que devient la trans-substantiation ? Ou bien, on devrait trouver les éléments du corps du Christ, et ce serait une preuve formidable de la trans-substantiation ». Que répondre à ce dilemme ?

Le dilemme ne se pose pas. L'analyse chimique ne saurait atteindre ni la substance du pain ni le corps eucharistié de Jésus-Christ. En effet, abstraction faite de sa quantité, la substance est indivisible et ne possède pas de parties situées l'une hors de l'autre ; elle ne devient étendue, divisible, que par la quantité reçue en elle, *per quantitatem susceptam*, dit S. Thomas (II *Sent.*, dist. 30, q. 2, a. 1). *Remota quantitute*, dit encore l'angélique Docteur, *substantia omnis indivisibilis est* (*Cont. Gent.*, IV, 65). *Materiam dividi in partes non convenit nisi secundum quod intelligitur sub quantitute ; qua remota remanet substantia indivisibilis* (Ia, q. 50, a. 2). Or l'analyse chimique ne peut atteindre la substance du pain qu'en raison de la quantité qui, par l'extension procurée à la substance, permet seule cette analyse. Après la consécration, les accidents eucharistiques demeurent, nonobstant la disparition de la substance. L'analyse donnera donc les mêmes résultats qu'avant la consécration, malgré le changement de substance. Quant au corps du Christ qui se trouve dans l'eucharistie par mode de substance et non pas par sa quantité et ses dimensions, il échappe par là à toute analyse possible.

3. Un troisième consultant voudrait trouver ici un bref résumé de ce que nous avons dit au sujet des consécrations et des messes invalides.

Principe. — Il est de l'essence du sacrifice eucharistique d'être représentatif de la passion et de la mort du Sauveur (*Conc. de Trente*, sess, XII, ch. 1). Il faut, pour avoir une réelle et expresse représentation de la mort et de la passion du Sauveur, que la double consécration vienne manifester sacramentellement la séparation du corps et du sang. Effusion réelle sur la croix ; à l'autel, effusion mystique, représentative de l'effusion réelle. Aussi l'Eglise considérant, en fait, la double consécration comme nécessaire au sacrifice, n'accorde jamais de dispense, quelles que soient les graves raisons qu'on puisse apporter pour consacrer une espèce sans l'autre. Can. 817 : *Il est interdit, même devant l'urgence d'une extrême nécessité, de consacrer l'une des matières* (eucharistiques) *sans l'autre, ou même toutes les deux ,en dehors de la messe.*

Ce principe comporte, semble-t-il, une précision permettant de dirimer plus d'une controverse au sujet de la validité de certaines consécrations. Cette précision a été apportée par le P. de la Taille dans son *Mysterium fidei* (cf. *Ami*, 1954, p. 238-239). L'Eucharistie n'est sacrement que parce qu'elle est d'abord un sacrifice : pour que la consécration soit valide, il faut donc que les paroles consécratoires renferment quelque élément indiquant qu'il s'agit de réaliser, non une présence quelconque, mais une présence d'immolation et de sacrifice, comme au Calvaire. Il n'y a donc de consécration véritable que dans le cadre du sacrifice eucharistique. Ainsi l'intention de consacrer doit être celle qu'a eue Jésus-Christ : *intention d'offrir le sacrifice eucharistique, intention de faire ce que Jésus-Christ a fait à la dernière Cène et qu'il a ordonné de faire après Lui.*

Applications. — *a*) La première application à faire de ce principe, c'est que la messe est valide et la consécration véritable quand le prêtre, même en état de péché mortel, même conscient du sacrilège dont il se rend coupable, a l'intention d'offrir le sacrifice eucharistique. Précisons : l'intention doit porter — et c'est suffisant — sur l'offrande d'un sacrifice qui puisse en lui-même, et même indépendamment de l'intention personnelle ou de la foi du célébrant, être rapporté à Dieu comme un sacrifice de louange et de propitiation, ainsi que Jésus-Christ l'a voulu et institué.

b) Une seconde application concerne la validité de la consécration d'une seule espèce dans le sacrifice eucharistique. Le cas peut se présenter accidentellement quand le prêtre, ayant l'intention d'offrir le sacrifice, s'aperçoit après la consécration qu'une des deux espèces a fait défaut : pratiquement la difficulté porte surtout sur l'absence du vin (*De defectibus*, tit. IV, n. 5), et parfois sur une hostie inapte au sacrifice (pain corrompu ou fait d'autre farine que celle du blé) (tit. III, n. 5). Les titres sus-indiqués du *De defectibus* rappellent expressément qu'il faut corriger ce défaut par une consécration nouvelle des deux espèces, la double consécration étant requise pour renouveler l'acte du Christ à la dernière Cène. Une seule exception est prévue (*De defectibus*, tit. IV, n. 5). Citons ici M. de Clercq (cf. *Ami*, 1955, p. 233).

Si le prêtre s'aperçoit qu'il n'a consacré qu'une espèce avant d'avoir communié à l'autre, il doit reprendre la consécration omise. S'il s'en aperçoit après la communion à l'espèce qui a été consacrée, il devrait aussitôt reprendre *la double* consécration et communion. Néanmoins, pour éviter le scandale — (c'est ici l'exception) — *si c'est la consécration sous l'espèce du vin qui n'a pas eu lieu* ,il pourra se contenter de faire uniquement celle-ci et communier ensuite sous cette espèce. Par contre, le missel romain ne prévoit pas une latitude analogue si c'est la consécration sous l'espèce du pain qui n'a pas eu lieu.

Dans tous ces cas, la double consécration, ayant été faite dans l'ordre de l'institution du Christ, est certainement valide, le sacrifice est réellement offert et aucune question de conscience ne se pose au célébrant pour l'honoraire reçu.

c) Il n'en est pas de même pour le cas prévu au *De defectibus* (IV, n. 8) : quand une des deux espèces fait défaut et qu'au cours de la messe le célébrant s'en aperçoit, « si c'est avant la consécration, il doit s'arrêter et ne pas continuer la messe ; si c'est après la consécration du pain ou encore après la consécration du vin qu'il se trouve devant l'impossibilité de se procurer l'espèce déficiente (pain corrompu ou vin frelaté), il devra achever la messe, en omettant les paroles et les signes se rapportant à l'espèce déficiente, à moins qu'en attendantt quelque peu il ne puisse trouver ce qui lui manque, pour que le sacrifice *ne demeure pas imparfait* ».

Nous admettons volontiers que la consécration de l'espèce considérée comme matière valide, a été elle-même valide parce qu'elle a été faite dans le cadre du sacrifice eucharistique et que c'est indépendamment de la volonté du célébrant que l'autre consécration n'a pu être faite validement. Mais il n'y a qu'un sacrifice *incomplet :* que la liturgie, par respect pour l'espèce consacrée, prescrive l'achèvement de la messe en modifiant certaines cérémonies, cela ne préjuge en rien de la valeur du sacrifice incomplètement réalisé. En ce cas, nous estimons que le célébrant ne peut se considérer comme libéré de l'obligation contractée par l'acceptation de l'honoraire.

d) Toute consécration faite en dehors du sacrifice tel que Jésus l'a voulu et institué est nulle. Tel est le cas des « messes noires ». Sans doute ici, le prêtre coupable entend peut-être suivre la liturgie de l'Eglise et offrir le sacrifice. Mais son « sacrifice » n'est en réalité qu'une parodie sacrilège du sacrifice eucharistique. Quelle que soit l'intention du prêtre dévoyé le « sacrifice » qu'il offre ne saurait être rapporté à Dieu comme un sacrifice de louange et de propitiation, ainsi que Jésus l'a voulu et institué. Le diable est le singe de Dieu : s'il pousse de malheureux apostats à ces actes sacrilèges qui se compliquent toujours de perversions sexuelles innommables, peu lui importe que soit réalisée la transubstantiation : l'intention perverse, le sacrilège formel suffisent à sa malignité.

e) Toute consécration faite en dehors de la messe, par exemple consécration du pain d'une boulangerie, consécration faite par le « Défroqué » du vin de champagne dans une boîte de nuit, est de plein droit nulle. « C'est en parlant au nom et en la personne du Christ, que le prêtre réalise le sacrement. Or, en consacrant en dehors de la messe, le prêtre n'agit ni au nom ni en la personne du Christ, ni selon l'intention de l'Eglise, le pouvoir de consacrer n'étant pas autre chose que le pouvoir d'offrir la messe » (Prümmer, cf. *Ami*, 1954, p. 238).

f) Pour la même raison, invalide serait la consécration d'un ciboire faite en dehors de la messe pour suppléer au défaut d'hosties consacrées un jour de communions nombreuses. Nous voudrions que ce cas soit imaginaire. Hélas ! Récemment encore, nous avons dû rappeler, à l'occasion d'un acte de ce genre, quelle faute chargeait ici la conscience du prêtre ! Désobéissance formelle au can. 817 ; invalidité de la consécration ; idolâtrie matérielle de la part des communiants ; sacrilège du côté du prêtre, et — ajoutons pour le cas qui nous a été soumis — scandale des assistants qui se sont aperçus de l'acte répréhensible.

* *

Conclusion. — Sans doute, le prêtre dûment ordonné a le pouvoir de consacrer, et l'Eglise elle-même ne peut lui enlever ; mais ce pouvoir ne peut s'exercer validement qu'en se conformant à l'institution et à l'intention du Christ. Un pouvoir pour ainsi dire magique et opérant d'une manière mathématique n'a rien à voir ici.

A. M.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

R. P. Etienne DOMEC, S.C.J. — **Vie de Sainte Jeanne-Elisabeth Bichier des Ages.** — In-12 de 392 p. — Paris, Beauchesne, 1950.

Pie XI disait en 1934 à l'évêque de Poitiers qu'il avait trouvé en Elisabeth Bichier des Ages « la femme la plus remarquable qu'on puisse imaginer au point de vue des qualités naturelles et des vertus surnaturelles », C'est bien l'impression qu'on retire de cette biographie.

Née en 1773 près de la ville du Blanc (actuellement département de l'Indre), elle se fit remarquer dès ses premières années par sa beauté et son charme (plus tard Talleyrand, un des protecteurs de sa Congrégation, l'appellera une nouvelle Judith), son équilibre et sa piété. Après une éducation suffisamment soignée, elle fut associée de bonne heure à la gestion des affaires de famille par suite de la fatigue de sa mère et de la mort prématurée de son père. En pleine Révolution elle fit audacieusement les nombreuses démarches nécessaires pour sauver l'héritage familial, et sut en imposer à tous, malgré sa jeunesse (16 ans), par sa distinction princière, son intelligence et son sens des affaires.

Le curé de la paroisse où elle s'était ensuite cachée étant assermenté, elle organisa des réunions religieuses clandestines et des classes de catéchisme. Ce fut le point de départ de sa Congrégation des « Filles de la Croix ». Le P. Fournet, qui sera aussi canonisé par Pie XII, se livrait alors en cachette à son ministère dans la région. Il la soutint de ses conseils et de son austère direction spirituelle, et les novices ne tardèrent pas à affluer. C'est surtout sous la Restauration que la Congrégation prit son essor : de nombreuses maisons destinées au soin des malades et à la formation des jeunes filles pauvres furent fondées. La Maison-Mère fut définitivement fixée à La Puye.

Dans toute cette histoire, « la Bonne Sœur » Elisabeth fait preuve d'une remarquable maîtrise, en même temps

que d'une grande sainteté. En 1820 la Congrégation courut le danger mortel d'une scission. De puissants personnages parisiens, de la noblesse et du clergé, avaient fait partager leurs vues au bon P. Fournet, dont le sens diplomatique n'était pas à la hauteur de la sainteté. Elisabeth résista à tous, humblement mais fermement, malgré les foudres de son redoutable directeur. Et la suite montra que c'était elle qui avait raison.

Une autre fois, une religieuse intrigante avait si bien su capter la confiance du P. Fournet par son zèle intempestif et ses mortifications excessives qu'il déposa la fondatrice en faveur de cette pauvre fille. La sainte obéit sincèrement, non sans souffrir des ravages que causait l'aventurière. Le bon saint ouvrit enfin les yeux et remit la fondatrice à sa place, au grand soulagement de toutes les religieuses.

Elisabeth gouvernait plus encore par l'affection que par la sévérité. « Elle adorait ses filles et elle en était adorée », ce qui attirait les continuelles mises en garde de S. André Fournet, dont le caractère était décidément très différent de celui de sa fille spirituelle.

Sans aucun doute la fondatrice sympathisait beaucoup plus avec S. Michel Garicoïts, qu'elle convertit par son exemple, alors qu'il était un vicaire trop mondain.

Elle mourut dans de grandes souffrances, laissant à tous l'exemple de vertus héroïques, et spécialement d'une dévotion extraordinaire au Saint-Sacrement, ainsi que d'une confiance en la Providence qui fut maintes fois récompensée par des miracles. Elle fut canonisée en 1947. L'Institut des Filles de la Croix est toujours très prospère, la persécution religieuse lui fit beaucoup de tort en France, où 400 de ses établissements formaient 50.000 enfants et jeunes filles. Mais les religieuses continuèrent de se multiplier à l'étranger. Elles ont des Maisons surtout en Espagne, en Italie, en Argentine et au Canada. « Dans ces dernières années, environ 120.000 enfants, pour la plupart de la classe populaire, ont fréquenté leurs écoles ».

Les fidèles trouveront dans ces pages une lecture riche en leçons spirituelles et psychologiques. Ils y verront que la grâce de Dieu sait s'adapter aux caractères les plus divers. Et ils penseront plus d'une fois que la floraison de Congrégations nouvelles que nous admirons à notre époque n'est pas un phénomène nouveau : l'Esprit divin sait inspirer en tous temps les remèdes qui conviennent aux nécessités du moment.

Dom Jean LECLERCQ, bénédiction de Clervaux. — **Etudes sur saint Bernard et le texte de ses écrits.** — (19 + 26) de 250 p., 1.500 f. — Editiones Cisterciences, Rome, 848. — Dépôt à Paris, Lethielleux.

Depuis 1945, l'Ordre de Cîteaux a fondé une revue spéciale, les *Analecta Sacri Ordinis Cisterciensis*, consacrée à l'étude de l'histoire, de la littérature, de la spiritualité, de la liturgie cisterciennes. Deux fascicules paraissent chaque année depuis 1951 ; le nombre de pages en est variable, ainsi que le prix. S. Bernard occupe dans ces études une place de choix. L'un des buts des *Analecta* est de préparer la publication d'une édition critique des Œuvres du dernier des Pères. Cette édition comprendra sept volumes. On espérait que le premier pourrait être publié au cours de l'année du centenaire de la mort du Saint, en 1953. Du moins en 1956 ce 1^er^ volume est sous presse et éditera les *Sermones 1-40 super Cantica*, le reste de ces *Sermones (41-86)* devant faire l''objet du tome II dont la préparation est presque achevée.

A défaut de cette édition critique, l'année 1953 vit paraître deux importants fascicules des *Analecta*. L'un d'eux (334 p., 2.000 fr.) a pour titre *Saint Bernard théologien* et a été recensé dans l'*Ami* (1955, p. 265). Dans l'autre, dont nous avons à parler, on a rassemblé une série d'études détachées. Elles présentent les résultats des recherches faites dans les bibliothèques d'Europe pour préparer l'édition critique.

On a fait la recension des manuscrits, en déterminant leur origine et leur caractère. D'après les témoignages des contemporains et de saint Bernard lui-même, on a reconstitué la genèse de la rédaction latine définitive des *Sermones* que le saint prononçait en langue romane devant le public, en langue latine devant ses moines. Les autres recherches ont porté sur la correspondance du saint (un certain nombre de lettres ont été retrouvées), sur le commentaire bref du *Cantique*, tenu pour authentique ; sur la plus ancienne collection manuscrite des *Œuvres* du saint Abbé ; sur des écrits relatifs à la vie monastique ; sur des souvenirs et éloges consacrés au saint après sa mort, sur les conditions dans lesquelles fut préparée l'édition mauriste de Mabillon. L'ouvrage se termine par des *Addenda* et six Tables. Une carte schématique des lieux où se trouvent actuellement des manuscrits bernardins et six reproductions de textes ou d'enluminures ornent ce livre.

De tels ouvrages ne sont pas destinés à la lecture courante ; on les consulte, on les compulse, on les étudie, on les complète. Ils sont le fondement indispensable et solide de l'édifice futur qui mettra en plein jour les *Opera omnia* de l'abbé de Clairvaux. En se livrant à ce « travail de mineur », Dom Jean Leclercq, de l'abbaye de Clervaux, est dans la tradition des grands bénédictins des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles dont les éditions sont un modèle et une base pour les érudits d'aujourd'hui.

Les *Analecta* ont poursuivi leurs travaux. En 1954, le fasc. I (168 p.) publie une étude, en allemand, par le D^r^ E. G. Krenig de Würzburg, sur la vie dans les cloîtres de cisterciennes au Moyen Age et C. H. Talbot, de Londres, des notes en anglais sur le contenu de la bibliothèque de Pontigny au XVIII^e^ siècle, d'après les catalogues dressés avant et après la Révolution. Le 2^e^ fasc. de 1954 contient des notes et documents sur l'abbaye de Cîteaux au temps de la Révolution, par D. A. Presse ; deux opuscules de Jean Godard, mort abbé de Newenham vers 1250, publiés en latin par Talbot avec introduction et notes en anglais ; le témoignage d'Eude Rigaud, mort en 1275, sur les Ordinations chez les Cisterciens de Normandie ; enfin le relevé par Dom Jean Leclercq des manuscrits cisterciens qui se trouvent dans des bibliothèques d'Italie et dans la bilbiothèque de Colmar.

Maria-Franca MELLANO. — **La Controriforma nella Diocesi di Mondovi (1560-1602).** — In-8 de 333 p., 1500 lire. — Turin, Stabilimento grafico impronta, 1955.

Cette monographie très documentée, peut-être même un peu touffue et surchargée de détails, nous conduit au diocèse de Mondovi, tel qu'il était à la fin du XVI^e^ siècle, alors que la cité de Cuneo — en français : Coni — n'était pas encore le siège d'un évêché. Elle nous fait connaître par le menu l'œuvre de restauration de la foi et de la discipline catholiques, en cette partie du royaume de Sardaigne. Une telle monographie a ceci d'intéressant qu'elle peut servir d'exemple pour le reste de l'Italie, avec des nuances appropriées aux régions. Les décrets du Concile de Trente furent appliqués en Italie avant de l'être dans les autres pays catholiques et l'Italie entra ainsi dans une ère nouvelle de foi et de piété.

Le diocèse de Mondovi, comme tant d'autres, avait été très négligé. Les évêques avaient fort peu résidé. Les couvents étaient en désordre. La pratique religieuse n'était plus qu'une vague routine. L'hérésie pénétrait, venant soit de Suisse, soit de France, soit de l'Italie même. On ne peut pas dire que les hérétiques fussent nombreux. On les compterait sur les doigts, ceux qui se réfugièrent à Genève quand la discipline catholique fut rétablie.

Mais voici qu'un réformateur apparaît à Mondovi.

Il est nommé évêque le 27 mars 1560. Il se nommait Michel Ghisleri ; et depuis 1557 il était cardinal, depuis 1558, grand-inquisiteur. Il deviendra pape, en 1566 et mourra en 1572 ; nous le vénérons sous le nom de saint Pie V. A vrai dire, les occupations qui le retenaient à Rome ne lui permirent pas de résider longtemps à Mondovi : du 7 août au 15 octobre 1561, seulement. Il ne fit que mettre la réforme en marche, mais il en assura les progrès par son évêque auxiliaire, l'excellent Jérôme Ferragatta. Après lui viendront encore de très bons évêques : Vincenzo Lauro, l'un des meilleurs artisans de la réforme catholique en son temps, et que l'on peut dire émule de saint Charles Borromée. Le livre de Maria-Franca Mellano nous donne sur sa carrière de très intéressantes précisions. Un chapitre important est celui qui est consacré à la Visite apostolique de Mgr Jérôme Scarampi (1582-1583). La visite apostolique fut pour les papes l'un des moyens les plus efficaces de promouvoir la réforme. Le livre nous donne le procès-verbal de la visite, paroisse par paroisse, et cette partie du volume sera considérée comme spécialement précieuse, par les souvenirs locaux qu'elle évoque. Les détails donnés sur l'état des monastères, surtout de ceux de religieuses, sont souvent fort piquants. Le livre s'achève avec l'épiscopat de Jean-Antoine Castruccio (1590-1602) qui poursuivit avec zèle et succès l'œuvre de ses prédécesseurs.

Tout ce volume jette de vives lumières sur l'histoire de la réforme tridentine. La grande histoire a besoin d'ouvrages de cette sorte pour éclairer sa route et pour ne pas rester dans de vagues généralités.

L. C.

S. Jean BOSCO. — **Saint Dominique Savio.** — 176 p. (12 × 19), 250 fr. — Marseille, Imprimerie Don Bosco, 1955.

Mort à 15 ans en 1857, Dominique Savio était un des élèves et des dirigés de saint Jean Bosco qui écrivit sa vie dès 1859 : la 5ᵉ édition préparée par lui parut en 1878.

C'est celle-ci qu'a traduite et enrichie de notes le P. Desramaut, salésien. Il donne dans une introduction les renseignements généraux sur l'origine, le destin, le plan de l'ouvrage. Les notes sont d'ordre documentaire, sans commenter le texte, qui vaut par lui-même. Il remarque avec raison que sont bien rares les premières biographies de saints canonisés qui aient été écrites par leur directeur de conscience et confesseur, lui-même canonisé.

Une chronologie des événements de la vie du jeune saint et des tables détaillées facilitent l'utilisation de ce livre, aussi précieux pour connaître l'esprit de S. Jean Bosco que pour admirer les vertus de son disciple.

Toutes les œuvres de jeunesse voudront posséder cet opuscule qui donne aux adolescents un modèle de sainteté bien fait pour les enthousiasmer et les entraîner vers les sommets de la vie chrétienne.

F. X. RONSIN, S. J. — **Eveilleurs d'âmes.** — In-8 de 320 p., 625 fr. — Paris, Spes, 1955.

Nous avons recensé avec éloges (en 1948, p. 228 et 1952, p. 272), deux ouvrages précédents du même auteur destinés aux Supérieures religieuses : *Pour mieux gouverner* et *Gouverner c'est aimer*. Ces ouvrages ont connu un beau succès et sont traduits en plusieurs langues. Pour répondre à un désir maintes fois exprimé, l'A. a repris son sujet à l'intention des laïcs. Son plan est le même : « connaître, comprendre, former, aimer ». Mais chacune de ces parties a été refondue.

Nul doute que cette « troisième variante » d'un même thème ne soit accueillie avec autant de faveur que les deux précédentes. Il ne faudrait pas y chercher un recueil de conseils proprement pédagogiques. Ce volume veut seulement « suggérer une attitude, proposer un esprit ».

Pour cela il s'efforce surtout de montrer la grandeur de l'homme, ses ressources, ses richesses, et les moyens généraux de l'humaniser et de le diviniser. On y trouve de fines remarques psychologiques sur l'enfance, la jeunesse, l'âge adulte et la vieillesse ; sur l'équilibre souhaitable entre l'intelligence, la sensibilité et l'activité (mais personnellement nous n'opterions pas pour une « domination » de la sensibilité ; cf. p. 171) ; sur la nécessité de comprendre toutes les situations heureuses ou malheureuses, si on veut les améliorer. Le dernier mot est, humainement, dans l'amour, et surnaturellement dans la formation chrétienne.

Ces pages concrètes, équilibrées, objectives, franchement ouvertes sur la vie, inspirées par un humanisme chrétien, sont à recommander aux parents, aux chefs et simplement à tous ceux qui veulent connaître et aimer les hommes.

Dom Eugène VANDEUR. — **Magnificat. Méditations.** — 1 vol. (14 × 20) de 152 p. — Bruges, Beyaert. Dépôt à Paris, Casterman 1955.

L'auteur si avantageusement connu commente l'ensemble du récit de la Visitation (Luc I, 39-55), les versets 39-45 servant de « prélude » au *Magnificat*.

Celui-ci, qui comprend dix versets, est appelé volontiers par l'auteur « la harpe à dix cordes » par allusion au mot du Psalmiste : *In psalterio decacordo psallam tibi* (Ps. 143, 9).

Chaque verset donne lieu à une méditation très pieuse où la pensée est non seulement approfondie, mais inculquée au moyen de répétitions et de citations prises le plus souvent à l'Ancien Testament.

La traduction suit le latin de la Vulgate, non celle de la traduction de Pie XII. La nuance de sens est assez importante au § 10. Au § 6, le mot « anéantir » est trop fort pour rendre le sens du verbe grec correspondant. P. 149, il faudra lire *Ismael* et non *Israel*. Ce ne sont point là des vétilles. La méditation sur un texte aussi précieux sera d'autant plus fructueuse qu'elle se modèlera plus exactement sur le sens inspiré.

Chan. CRISTIANI et pasteur RILLIET. — **Catholiques, Protestants : Les pierres d'achoppement.** — (15 × 20) de 190 p., 400 fr. — Paris, Fayard, 1955.

Poursuivant l'échange de lettres qui nous a valu le volume : *Catholiques, Protestants : frères pourtant*, MM. Cristiani et Rilliet exposent le point de vue de leurs deux croyances sur des points particulièrement discutés par les non-catholiques : culte des Saints, Immaculée Conception et Assomption de Marie, Messe et transsubstantiation, célibat ecclésiastique et chasteté du mariage, autorité de l'Eglise et du Pape, union des églises. Le pasteur formule les objections et le chanoine y répond.

Ce dialogue, fort instructif, est de natutre à faire réfléchir bien des dissidents. C'est une formule nouvelle d'apostolat qui s'annonce comme devant être féconde et qui a la garantie de l'Eglise, rendue publique par l'Imprimatur de Belley.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 januarii 1956

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)